Ami du Clergé du 17 juin 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Le mot du Pasteur. — XXXIV. *6e Dim. après la Pentecôte :* Que faire le dimanche ? *(suite)*, 289.
Courtes instructions sur le Symbole. — XLIV. Le Saint-Esprit : son œuvre visible, 290.
Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — I. La séparation du péché, 292. — II. Le caractère, 293.
Pour la fête des SS. Pierre et Paul. — I. Comment un chrétien peut être apôtre, 295.
Conférences aux Mères chrétiennes. — V. Vos devoirs : la vigilance, 296.
Conférences à des jeunes gens. — V. Bonheur ou souffrance ? 298.
Les Saints Patrons. — *S. Camille de Lellis, Patron des infirmiers et infirmières et de leurs Associations :* L'infirmier des corps et des âmes, 299.
Sujets de circonstance. — *Pour une Réunion de jeunes gens :* Etre des hommes, 301.
Les personnages évangéliques *(fin)*. — CVII. Les disciples d'Emmaüs, 303.

LE MOT DU PASTEUR

XXXIV

6e Dimanche après la Pentecôte

QUE FAIRE LE DIMANCHE ? *(suite)*

Mes frères,

Tandis que je pense à ceux qui assistent à la messe du dimanche et des jours de fête, un sentiment de tristesse envahit mon cœur. Sans doute, le très grand nombre d'entre vous sont fidèles à cette assistance. Cependant, à côté de ces bons chrétiens, de ces bonnes chrétiennes, combien vivent le dimanche comme les autres jours de la semaine ! L'assistance à la messe, il n'en est nullement question.

Envisagez donc courageusement l'obligation, chaque dimanche et chaque jour de fête qui est de commandement, d'assister à la messe, et de préférence à la messe de paroisse.

I. — *Assister à la messe*

Assister à la messe le dimanche et les jours de fête est une grave obligation. Sous peine de péché mortel, cette obligation enchaîne tout baptisé ayant atteint l'âge de raison. En conséquence, les enfants qui n'ont pas encore l'âge de raison ne sont pas tenus d'y assister, bien qu'il soit très recommandé de les y conduire dès qu'ils peuvent en profiter.

D'où viennent les raisons de cette obligation si rigoureuse ?

D'abord de la messe elle-même. En apparence, la messe est peu de chose, en réalité c'est la reproduction inestimable du sacrifice de la Croix. M. f., sous l'action de la goute d'eau insignifiante et imperceptible, nos campagnes se couvrent de verdure, nos jardins de fleurs, nos champs de moissons, nos arbres de fruits ; de même, sous l'action de la messe, acte si simple, si vite accompli, éclosent les effets les plus merveilleux.

A la vérité, nous devons à la majesté divine des hommages dignes d'elle ; à la justice divine, des expiations suffisantes pour effacer nos péchés et compenser nos ingratitudes ; à la toute-puissance divine, la prière instante et confiante qui nous fera infailliblement obtenir les innombrables faveurs dont nous ne pouvons pas nous passer ; à la miséricorde divine, des actions de grâces assez grandes pour rendre à Dieu autant qu'il nous a donné.

Par quel moyen pourrons-nous payer de telles dettes ? Par l'assistance à la messe comme nous l'assigne l'Eglise, interprète authentique de la volonté de Dieu : « *Les dimanches messe entendras et les fêtes pareillement.* » Car, sur l'autel, Jésus-Christ daigne se substituer à nous vis-à-vis de son Père ; il devient un Dieu qui adore, un Dieu qui remercie, un Dieu qui apaise, un Dieu qui implore. Comment cela ? Parce qu'à la messe où nous assistons, c'est le sacrifice de la croix qu'on rapproche de nous, c'est l'immolation d'un Dieu qu'on nous met en quelque sorte dans la main, pour que nous puissions y prendre la part qui nous revient dans le temps, les circonstances, la mesure et pour le but déterminé par la Providence. Dès lors, c'est moins nos actes d'adoration, de réparation, d'actions de grâces, de supplication qui montent vers le trône de Dieu que ceux de notre Rédempteur, ou mieux ce sont les siens unis aux nôtres, lesquels acquièrent de ce chef une valeur d'une efficacité dont nous sommes les premiers à bénéficier.

Ensuite, en tant que chrétiens, nous vivons comme société religieuse, appelée *Eglise*, et cette société dont nous sommes les membres, établie par Dieu lui-même, a envers lui des devoirs à remplir aussi bien que chacun de nous en particulier. Or, l'hommage de l'Eglise c'est précisément l'assistance au sacrifice de la messe, qui nous réunit en la présence de Dieu, dans son temple, à des jours fixés les uns par Dieu lui-même, les autres par les Apôtres ou leurs successeurs.

Ne pas se joindre en ces moments solennels à la famille chrétienne, c'est en quelque sorte renoncer à son titre de chrétien, d'enfant de Dieu, de disciple de Jésus-Christ, de membre de l'Eglise catholique.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'Eglise vous fait une si grave obligation d'entendre la messe le dimanche et les jours de fête ?

Ne me dites pas qu'ayant cessé de venir prier à l'église, vous pourriez prier à la maison. Vous savez bien qu'il n'en sera rien. Quand on ne s'agenouille plus à l'église, on ne s'agenouille pas davantage à la maison. Si on ne prie plus à l'église, on ne prie plus au foyer. On s'ensevelit dans la matière, et, comme la bête, on reste courbé vers la terre. Et alors, à la place du jour du Seigneur, c'est le jour du démon ; à la place de l'église, le cabaret, le bal, le cinéma, le théâtre ; à la place de la Religion, l'indifférence, la débauche.

O homme, le même Dieu qui vous a ouvert la porte de cette vie pour vous y faire entrer, se trouvera sur le seuil de l'autre monde pour vous demander compte d'une existence, dans laquelle vous avez eu du temps pour tout, excepté pour aller à la messe !

M. f., veillez donc à remplir ce devoir. Si vous faisiez un examen de conscience sur ce sujet, peut-être trouveriez-vous une très opportune résolution à prendre. Lorsque le prêtre se tourne vers son peuple au *Dominus vobiscum,* ou lorsqu'il se tient dans

la chaire au moment du prône, compte-t-il une assistance nombreuse ? Sont-ils tous là, ceux qui devraient venir ? S'il y a des excuses légitimes, comme la maladie ou certains devoirs sociaux et charitables, il y a d'autres excuses qui ne le sont pas : ainsi les simples distractions, voyage ou chasse, le respect humain, la paresse, le travail défendu.

II. — *De préférence à la messe de paroisse*

A quelle messe assister ? De préférence à la messe de paroisse.

Certes, on satisfait au précepte, quelque messe qu'on entende, en quelque église qu'on l'entende, fût-ce même dans une chapelle publique.

Cependant, aux premiers âges, on attachait tant d'importance à la messe de paroisse qu'il était défendu sous les peines les plus sévères de s'en absenter. Si, depuis, l'Eglise s'est montrée plus large à cause des circonstances, elle n'en exprime pas moins le désir de voir tous les fidèles assister à la messe paroissiale, comme l'atteste le Concile de Trente. (Sess. 22, c. 7).

D'ailleurs, quoi de plus fécond en heureux résultats que votre assistance à la messe de votre paroisse ?

Cet acte contribue puissamment à fortifier votre foi. Et cela n'est-il pas plus à propos que jamais, à notre époque où les sans-Dieu de l'école, de la parole, des livres, des journaux déploient souvent plus d'audace que les catholiques n'en mettent à proclamer leurs croyances ?

En outre, votre église paroissiale ne vous inspire-t-elle pas les pensées les plus élevées ? Là toutes les conditions s'effacent, là s'affirment vraiment l'égalité et la fraternité tant prônées, mais si peu réalisées en dehors des pratiques chrétiennes... « Une même prière, une même supplication, un seul et même esprit, une même espérance animée par la charité, dans une joie innocente... » (S. Ignace d'Antioche). Ne vous rappelle-t-elle pas, votre église, les souvenirs les plus touchants : souvenir des grâces reçues, souvenir de la première communion, souvenir des défunts qui prièrent à vos côtés ou du moins à la place que vous occupez ? Comment donc ne pas aimer à venir le dimanche et les jours de fête dans votre église, quelle que soit sa valeur artistique, qui vous tient un langage si salutaire !

N'est-ce pas encore à la messe de paroisse que votre curé fait les annonces et donne les avis de circonstance ? Surtout n'y distribue-t-il pas la parole de Dieu appropriée aux besoins de ses auditeurs, car c'est à son troupeau qu'il parle et non à un troupeau quelconque ? M. f., la voix du pasteur a une vertu particulière pour ses brebis ; il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père, les vérités les plus simples dans sa bouche tirent de la grâce de son ministère une particulière bénédiction.

Et encore, si chaque dimanche, au lieu de se disperser, parents et enfants assistaient régulièrement à la messe de leur paroisse, comme les familles y gagneraient en sainteté ! Le bon exemple des parents, leur présence au milieu de leurs fils et de leurs filles, impressionneraient fortement ceux-ci, leur suggéreraient une haute idée du devoir dominical et les aideraient énormément à se recueillir et à prier avec plus de piété.

Mais, observera-t-on, dans notre église, les cérémonies du culte sont moins solennelles. — Cela peut arriver... C'est pourquoi ceux qui se plaignent de cet état de choses ne pourraient-ils pas et même ne devraient-ils pas y remédier ou du moins tenter de le faire ? Si tous ceux qui sont susceptibles de rendre service à leur paroisse, lui demeuraient fidèles, au lieu de la déserter sous prétexte qu'ils se trouvent mieux ailleurs, leur église redeviendrait bientôt vivante et ne le céderait à aucune autre.

* *

M. f., ce serait mal comprendre la volonté de Dieu et de l'Eglise que de ne connaître plus que des dimanches exclusivement sportifs, ou des dimanches exclusivement de réjouissances où la messe elle-même est omise. Ne paganisez pas le dimanche.

Vous le prouverez en venant à la messe et de préférence à la messe de votre paroisse.

Ce sera pour vous le gage du bonheur, que le bon Dieu a promis pour le temps et pour l'éternité à tous ceux qui accompliront sa loi.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XLIV

LE SAINT-ESPRIT : SON ŒUVRE VISIBLE

Mes frères,

Notre dernier entretien nous a fait connaître la personne du Saint-Esprit. Il nous faut étudier maintenant la double action du Saint-Esprit : son action visible et son action invisible. Ce sera l'objet de deux instructions. Aujourd'hui, nous nous bornerons à envisager la première de ces deux actions. Elle s'est manifestée en deux grandes circonstances : au baptême de Notre-Seigneur et le jour de la Pentecôte.

I. — *Au baptême de Notre-Seigneur*

Le baptême de Notre-Seigneur est une scène bien connue, parce qu'elle est relatée par les évangélistes et parce qu'elle a été souvent reproduite par la peinture. Un tableau représentant le baptême de Jésus au Jourdain orne fréquemment les fonts baptismaux de nos églises. Rappelons d'abord brièvement les circonstances de ce grand événement.

Jean, fils de Zacharie et d'Elisabeth, devait être le Précurseur du Messie, c'est-à-dire qu'il devait préparer ses compatriotes, par des moyens appropriés, au ministère public du Messie auprès d'eux et présenter Jésus comme le Messie attendu au peuple juif en général, et à certains individus destinés à jouer un rôle spécial dans l'œuvre rédemptrice en particulier. Les moyens employés par Jean pour préparer les âmes à la venue officielle du Rédempteur se ramènent à deux : la prédication de la pénitence et l'administration du baptême.

Ce baptême n'était pas, bien entendu, le baptême sacramentel que nous connaissons et qui n'avait pas encore été institué par Notre-Seigneur. C'était un rite destiné à faciliter aux âmes les sentiments de pénitence nécessaires à leur salut et à leur en indiquer les effets. Il semble donc que ce baptême, institué par Jean en faveur des âmes qui avaient besoin de rachat, n'était pas fait pour Jésus, la Sainteté même et l'auteur du salut. Néanmoins Jésus se présente à Jean, comme s'il était un pécheur, et demande à être baptisé. C'est que Jésus est à la fois

le répondant et le modèle de tous les hommes. En se faisant baptiser par Jean, il reconnaît qu'il a pris sur lui les péchés des hommes, et il leur apprend ce qu'ils doivent faire pour être sauvés : recevoir le baptême qui va être élevé par lui à la dignité de sacrement et, de ce fait, produira des effets de régénération dont le baptême de Jean n'était que la figure. « C'est ainsi, affirme Jésus, qu'il convient de parfaire toute justice. »

Jésus descendit donc dans le Jourdain et, après que Jean eut accompli le rite qu'il avait bien des fois renouvelé pour d'autres, comme il sortait de l'eau, il vit les cieux ouverts et l'Esprit descendant sur le baptisé sous la forme d'une colombe, tandis qu'une voix disait : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis mes complaisances ! »

Cette manifestation visible du Saint-Esprit comporte divers enseignements. Outre qu'elle atteste la personnalité du Saint-Esprit, fait dont nous n'avons plus à nous occuper aujourd'hui, elle atteste que Jésus est bien, comme il l'affirmera si souvent, l'envoyé de Dieu, le Messie promis, le Fils de Dieu. On ne concevrait pas, en effet, que Dieu ait permis un tel miracle, une révélation exceptionnelle et visible du Saint-Esprit, en faveur d'un homme qui aurait décidé de consacrer sa vie à tromper l'humanité.

Elle atteste aussi la venue du Saint-Esprit en toute créature qui recevra le baptême. Ce témoignage, à cette heure encore enveloppé d'ombre, sera éclairé par l'enseignement postérieur du Christ, lorsqu'il affirmera la nécessité pour être sauvé de recevoir le baptême dans l'eau et dans l'Esprit. Paroles et actes rapportés par l'Evangile se complètent pour nous donner l'assurance que le baptême chrétien renouvelle ce qui s'est passé lors du baptême de Jésus, qui en est l'annonce et le prototype.

Enfin, la forme de colombe prise par le Saint-Esprit pour se manifester nous renseigne aussi sur les effets de sa venue en nous. La colombe a toujours été considérée, à cause de sa blancheur immaculée, comme le symbole de la *pureté*. En venant dans une âme au baptême, le Saint-Esprit purifie cette âme en lui enlevant la tache originelle et les souillures provenant de ses péchés personnels, s'il y a lieu, et lui donne ainsi la possibilité de devenir enfant de Dieu. L'Evangile nous présente aussi la *simplicité* comme l'un des attributs de la colombe : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes, » dit un jour Notre-Seigneur. Que faut-il entendre par cette simplicité ? Les qualités de droiture naturelle et surnaturelle qui font qu'un homme va tout droit à Dieu, sans se laisser détourner de lui par les voies tortueuses des passions ou d'un raisonnement trompeur, croit en lui sans réticence et se laisse diriger par lui sans résistance. N'est-ce pas là précisément un autre effet de la venue en nous du Saint-Esprit par le baptême, que d'y déposer la vertu de foi qui nous invitera à agir conformément aux inspirations reçues de Dieu ?

On le voit, cette première manifestation visible du Saint-Esprit est riche d'enseignements de grande importance pour nous. Jésus est bien le Messie promis, le Fils de Dieu ; le baptême donne le Saint-Esprit (et, avec lui, les deux autres personnes de la Sainte Trinité, puisqu'elles sont inséparables), dépose en nous la vertu de foi, principe du salut, et nous permet de nous laisser guider par Dieu en toute simplicité, sans quoi la foi demeurerait morte et inefficace pour l'âme : telles sont les révélations que nous apporte le Saint-Esprit en cette circonstance solennelle de la vie de Jésus.

II. — *A la Pentecôte*

La seconde manifestation visible du Saint-Esprit est sa descente sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte. On sait comment Jésus avait promis à ses Apôtres de leur envoyer l'Esprit Consolateur, leur avait recommandé de ne pas s'éloigner de Jérusalem avant de l'avoir reçu, et comment ceux-ci se réunissaient habituellement au Cénacle en compagnie de Marie dans l'attente de cette venue. Le fait qui se produisit le jour de la Pentecôte est suffisamment connu pour que je n'aie pas besoin de vous le raconter. Notons-en seulement les caractéristiques. Il y en a trois : un vent impétueux, des langues de feu, une transformation radicale des Apôtres.

1. Le vent impétueux dont il est question attira le peuple en foule autour du Cénacle. C'est la preuve que l'expression ne doit pas être entendue au sens figuré. Cette fois encore, le Saint-Esprit se manifeste d'une façon sensible. Le vent est ordinairement regardé comme un symbole de force, surtout quand il s'agit, comme ici, d'un vent impétueux. Ce n'est d'ailleurs pas seulement une façon de parler ; on connaît les effets puissants du vent, lorsqu'il souffle en tempête. Le Saint-Esprit se révèle donc à nous comme l'Esprit de force. Si le vent accomplit souvent une œuvre dont l'homme serait incapable, le Saint-Esprit, puissance surnaturelle, produira dans les âmes des effets que les seules forces naturelles de l'homme ne sauraient réaliser. De fait, l'homme est aussi incapable de se sanctifier lui-même, c'est-à-dire de profiter de la Rédemption, qu'il l'était de se racheter par ses propres moyens. C'est le Saint-Esprit qui suppléera à cette déficience, en venant dans la créature au baptême et, plus tard, à la confirmation, sans parler de ses autres visites lors de la réception de quelque autre sacrement, et de la distribution providentielle des grâces actuelles en dehors des sacrements.

2. A ce vent impétueux viennent s'ajouter des langues de feu. Le feu produit un double effet : il éclaire et il échauffe ou embrase.

Le Saint-Esprit est lumière. C'est lui qui met en valeur les motifs qui appuient notre foi et les vérités de foi elles-mêmes. Ici encore, le concours du surnaturel est nécessaire, car les vérités de foi ne s'imposent pas à notre esprit par des preuves d'évidence résultant de la démonstration ou de la constatation expérimentale. On peut bien appeler à leur secours le témoignage de la raison ; il n'en reste pas moins vrai que, comme vérités de foi au sens strict des termes, elles ne relèvent que de l'autorité de Dieu, contre laquelle le raisonnement orgueilleux et sujet à l'erreur cherche toujours à s'insurger. Le secours du Saint-Esprit est donc nécessaire pour donner à l'homme cette simplicité de l'esprit et du cœur dont nous avons déjà parlé, et le débarrasser de ce maquis inextricable de préjugés, de doutes et d'erreurs où se perd trop souvent le chemin qui conduit à Dieu. De même qu'une vive lumière fait s'évanouir tous les fantômes qui peuplaient la demi-obscurité et trace la route sans hésitation ni crainte possible, ainsi la lumière que le Saint-Esprit projette dans une âme fait disparaître toutes les arguties parmi lesquelles s'empêtrait la pauvre raison humaine.

Le feu échauffe aussi et embrase. C'est l'ardeur de la charité qui pousse les âmes à aller de l'avant

dans les voies de la sanctification, malgré les résistances de la paresse et de l'amour de soi mal entendu. Mais cette charité, elle aussi, est œuvre surnaturelle ; l'homme n'y saurait prétendre par ses seules forces. Ainsi l'action du Saint-Esprit est-elle indispensable à l'homme pour supprimer les obstacles qui s'opposent à l'œuvre de Dieu en lui : *Ubi amatur, non laboratur,* là où existe la charité, il n'y a plus de difficultés.

3. Nous pouvons constater ce double effet dans l'âme des Apôtres après la Pentecôte. Une transformation radicale s'est opérée en eux. D'incrédules et lâches qu'ils étaient, ils sont devenus des hommes de foi ardente et de courage inébranlable. Nous les verrons aller par le monde prêcher le Christ crucifié et ressuscité. Leur conviction est si parfaite qu'ils n'auront plus désormais d'autre préoccupation ; leur amour est si vif qu'ils affronteront les dangers, les persécutions et la mort pour apporter au Christ ce témoignage dont lui-même avait dit : « Vous serez mes témoins jusqu'aux limites du monde. »

La forme de langues sous laquelle se manifesta le Saint-Esprit est, elle aussi, tout un enseignement. Pour les Apôtres, elle vise sans doute ce don des langues que les Juifs les entendirent utiliser sur-le-champ, mais aussi cette inspiration que le Christ leur avait promise et qui leur permit de répondre sans ambages à quiconque, autorités temporelles ou individus, voulut entraver leur mission. Grâce à cette assistance du Saint-Esprit, ils seront capables d'accomplir la mission pour laquelle ils ont été choisis : « Allez, enseignez ! »

En nous aussi, le Saint-Esprit produit les mêmes effets. Eclairant notre foi d'une lumière qui détruit doutes et négations, il nous donne une charité qui compte pour rien les souffrances à supporter pour Dieu ; il met sur nos lèvres les mots qu'il faut pour défendre notre foi en bons soldats du Christ. Force irrésistible, si nous savons la garder et la laisser agir en nous, il nous entraîne d'un pas rapide à la suite de Jésus vers les sommets de la perfection.

* *

On pourrait signaler encore d'autres manifestations visibles du Saint-Esprit, par exemple la nuée lumineuse qui parut au moment de la Transfiguration et la communication du Saint-Esprit sous forme de souffle faite par Notre-Seigneur aux Apôtres, le soir de la Résurrection. Je n'ai retenu que les deux plus frappantes. Dieu a voulu que l'action du Saint-Esprit fût ainsi rendue sensible en ces circonstances pour développer en nous une foi vive en l'efficacité de cette action, et pour nous la faire pour ainsi dire toucher du doigt. Si l'action ordinaire du Saint-Esprit dans les âmes n'est plus accompagnée de signes perceptibles, nous avons néanmoins toutes les garanties nécessaires pour y croire. Faisons donc un acte de foi en la puissance du Saint-Esprit et demandons-lui souvent de réaliser en nous ses effets. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. JEAN-BAPTISTE

I

LA SÉPARATION DU PÉCHÉ

Mes frères,

La grâce du baptême a fait de notre âme un temple de Dieu, consacré par les cérémonies, prières et onctions du sacrement. Et cependant nous pouvons dire — comparaison empruntée à S. Paul — que ce temple sacré s'édifie pierre par pierre, à mesure des efforts réalisés dans la voie de la perfection. De ce travail d'édification, le programme nous est fourni nettement par la vie de trois grands saints que l'Eglise propose ces jours-ci à notre dévotion : S. Jean-Baptiste, S. Pierre et S. Paul. Le premier, modèle de l'âme qui, se séparant du péché, se met à la recherche de Dieu ; le deuxième, fondement de l'Eglise, qui nous invite à bâtir sur le roc de la foi ; le troisième, docteur de la grâce et modèle de vie, d'activité avec le Christ pour réaliser la volonté du Père céleste.

I. — *S. Jean au désert*

Jean, marqué par Dieu dans ses desseins providentiels pour préparer les voies au Messie qui doit venir, s'est retiré au désert. Comme son Maître, il veut prêcher d'exemple d'abord. A ce moment, les nations païennes sont dégradées par l'immoralité ; les Juifs s'égarent dans des prétentions orgueilleuses et des ambitions toutes matérielles qu'ils espèrent voir réalisées par le Messie.

Jean se sépare de cette société, dont l'esprit est vraiment trop éloigné des pensées et des plans divins ; il se retire au désert. La solitude, affreuse pour les gens de joyeuse vie, qui lui préfèrent l'agitation et le bruit, a toujours été aimée des âmes religieuses et recherchée par elles.

C'est dans la solitude que l'âme lit en elle-même, se connaît, et, s'il y a lieu, se condamne. C'est là aussi que les passions, privées de leur habituel aliment, s'apaisent comme le feu qui tombe faute de bois ; là que la raison et la foi, dans le calme et le silence, se font plus facilement entendre ; là que Dieu parle à l'intime du cœur et que la volonté, soumise aux vues divines, dicte avec fermeté ses décisions.

Et maintenant que la séparation est réalisée, que va faire le Précurseur ? Vêtu d'une tunique en poils de chameau, aussi rude que pauvre, et retenue par une ceinture de cuir, se nourrissant de miel sauvage et de sauterelles, il prêche d'exemple la pénitence aux visiteurs que lui attire bientôt sa renommée, les uns simples curieux, d'autres édifiés, touchés, désireux de recevoir son baptême. Cette pénitence, il la prêche en termes énergiques à la foule chaque jour grandissante, car voici que « Jérusalem vient à lui, et toute la Judée et toute la région du Jourdain. » (Mt., III, 5). Avec le prestige de sa vertu et la force persuasive de sa parole, il secoue leur paresse spirituelle : « Faites de dignes fruits de pénitence, car la cognée est à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu. » *(Ibid.,* 8-9). « Moi, je vous baptise dans l'eau, mais il vient, celui qui est plus fort que moi, lui vous baptisera dans le St-Esprit et dans le feu. » (Luc, IV, 16).

Puis le Christ apparaît. Jean n'essaie pas de conserver son prestige ni de retenir ses disciples ; toute sa prédication, tout son travail n'ont eu pour unique but que de tendre tous les esprits et tous les cœurs vers l'Agneau de Dieu qui efface tous les péchés du monde. Maintenant qu'il est là, Jean lui cède la place et disparaît de la scène ; bientôt ce sera la prison et la mort. Il était la voix qui crie dans le désert ; la pensée, la vérité demeurent, mais la voix qui les a exprimées passe et s'éteint dans l'oubli.

II. — *La séparation du péché*

Ainsi, dans le domaine de la perfection, Jean-Baptiste est bien le modèle des commençants, et sa spiritualité s'adapte bien au travail de préparation qui doit précéder les fondements du temple spirituel. Trop d'âmes, hélas ! ne se soucient nullement d'entreprendre ce chef-d'œuvre, seul capable pourtant d'occuper dignement une vie humaine et un cœur généreux. Soit idée arrêtée, soit habitude acquise, elles se sont établies définitivement à un certain niveau de vie chrétienne qu'elles estiment suffisant. Elles ont fait à Dieu une place dans leur cœur et dans leur vie, mais elles n'admettent pas que Dieu puisse désirer davantage; elles sont dépourvues d'ambition spirituelle, et se trouvent heureuses dans la médiocrité.

Aussi trouve-t-on chez elles des voisinages bizarres et qui pourtant s'expliquent, comme l'injustice et l'aumône, la communion même fréquente et la médisance, sinon la calomnie. Ce n'est pas étonnant, si l'on réfléchit qu'elles ne veulent qu'une certaine mesure de vertu ; là où finit le bien commence aussitôt le mal.

M. f., souvenez-vous que cette médiocrité est condamnée par Dieu et qu'il la flétrit en termes énergiques. Une boisson fraîche est agréable par temps chaud ; un breuvage bien chaud est bon pour la gorge irritée par la toux ; un breuvage tiède est toujours désagréable au palais. Aussi Dieu dit-il : « Plût au ciel que tu fusses chaud ou froid, mais parce que tu es tiède je suis prêt à te vomir de ma bouche ! » (Apoc., III, 15-16).

Que ces graves paroles nous excitent, m. f., à sortir de notre sommeil spirituel et à désirer une vie meilleure, plus chrétienne et plus parfaite. Nous luttons non seulement pour le pain quotidien, mais aussi, dans la mesure du possible, pour une vie moins âpre et plus douce, au moins pour nos derniers ans. Luttons aussi, dans le domaine spirituel et moral, pour une vie plus vertueuse et plus méritoire ; nous en recevrons la récompense dès ici-bas, sans préjudice du centuple promis dans le ciel.

Et que faut-il faire ? Par où faut-il commencer ? S. Jean nous l'indique. « Mais, direz-vous, nous ne pouvons ni aller au désert, ni rechercher la solitude du cloître. » Rassurez-vous, mes frères. Aux disciples qui le consultaient, Jean ne conseillait en effet rien de tout cela. A des soldats qui lui demandaient ce qu'ils devaient faire pour préparer leur âme à l'avènement du royaume de Dieu : « Abstenez-vous, dit-il, de toute violence et de toute fraude et contentez-vous de votre solde. » (Luc, III, 14). Ce qui veut dire : « Faites votre devoir de soldat, évitez les abus, contentez-vous de votre sort. » Dieu en effet ne nous demande pas autre chose que d'être là où il nous veut, et d'y faire tout ce qu'il veut et rien que ce qu'il veut.

« Mais, direz-vous encore, voilà un vaste programme, aussi vaste et aussi long qu'il est simple et court en son énoncé ; jamais nous n'en viendrons à bout et il nous décourage dès l'abord par son immensité. » — M. f., voulez-vous un conseil et un moyen ? Ne voyez qu'aujourd'hui, ne songez pas à demain ; pour aujourd'hui seulement, appliquez-vous à vivre en dehors du péché, dans la fidélité au devoir ; demain, si vous êtes encore là, vous recommencerez.

Et ainsi, peu à peu, votre âme s'éloignera du péché ; quand vous retomberez, vous irez tout de suite au sacrement de la réconciliation, vous renouvellerez vos résolutions, vous ferez de nouveau dans l'Eucharistie provision de forces pour mieux résister, et je serais étonné si votre persévérance en ce travail n'ouvrait largement votre âme à la grâce du Bon Dieu.

Car, vous ne serez pas seuls à travailler, Dieu sera avec vous. A vous de lui faire toujours plus de place en votre esprit, en votre cœur, en votre vie ; il se chargera de la remplir.

* *

Tel est le premier travail qui s'impose à qui veut bâtir : choisir son terrain et le rendre net de tout obstacle, de tout ce qui gêne, de tout ce qui va contre les plans de l'architecte. L'âme avide de perfection doit se séparer du péché, des fautes commises par la pénitence, des fautes possibles par la fidélité au devoir, la fuite des occasions et la mortification. Qu'elle se mette à l'école de S. Jean-Baptiste, elle ne saurait trouver un meilleur maître. Ainsi soit-il.

II

LE CARACTÈRE

Mes frères,

C'est un des préjugés fort à la mode, une des idées fausses qu'a apportées avec lui le grand mouvement qui a bouleversé le monde à la fin du XVIIIe siècle et qui continue à pousser les peuples dans la même voie, que de croire que le Créateur a fait tous les hommes parfaitement égaux et semblables. Si l'homme ressemble beaucoup à l'homme, on peut dire aussi que l'homme diffère beaucoup de l'homme, et que les dissemblances individuelles sont parfois énormes, au point de vue physique, au point de vue intellectuel, au point de vue moral, sans parler de la différence des positions et des fortunes.

Je ne veux point discuter ces inégalités voulues de la Providence, pour l'harmonie du monde sans doute, pour la variété de l'œuvre divine, et pour le témoignage à rendre à la toute-puissance du Maître de l'univers. Je n'ai l'intention que de m'arrêter aujourd'hui, en cette fête de S. Jean-Baptiste, à quelques réflexions pratiques sur les divergences morales que présentent les individus, et de vous faire, en me plaçant au point de vue de la vertu, du bien, de l'accomplissement des devoirs, au point de vue surnaturel et chrétien, en un mot, quelques observations sur ce qu'on appelle le caractère.

I

Qu'est-ce que le caractère ? C'est un ensemble de dispositions, morales et physiques en même temps, qui donnent à un individu sa physionomie spéciale, le portent à accomplir plus facilement certains actes, à produire plus difficilement certains autres actes, et nous expliquent souvent la manière dont il se comporte dans sa conduite à l'égard de Dieu, à l'égard du prochain et de lui-même.

Le caractère d'un homme dépend de bien des circonstances, les unes où sa volonté n'a aucune part, les autres qui sont du ressort de sa responsabilité et de sa liberté. Nous sommes héritiers de nos parents, d'abord, de leurs vertus et de leurs vices, de leurs qualités et de leurs tares ; nous résumons en quelque sorte nos ancêtres, et nous apportons en nais-

sant, non seulement des prédispositions générales que nous tenons de nos premiers parents, mais encore des aptitudes bonnes ou mauvaises qui nous viennent de nos ancêtres plus immédiats. C'est un fait constaté par la science, et même la portée de ce fait a été exagérée par quelques-uns, au point de rendre l'hérédité, l'atavisme, seul responsable des crimes et des actes de vertu. A ce compte, il n'y aurait plus de criminels, et les lois ne devraient plus punir même les pires scélérats ; à ce compte, il n'y aurait plus d'hommes de bien, la vertu n'étant qu'une résultante fatale et nécessaire des aptitudes apportées à la naissance. C'est une erreur, car l'homme, malgré tout, fait ce qu'il veut, et il a été créé libre, et par conséquent responsable.

Nous sommes dépendants aussi du climat, de la race, du milieu, des circonstances, de la complexion forte ou chétive, saine ou maladive de notre corps. Ce sont là des éléments réels, dont la part est difficile à déterminer dans chacun de nos actes, mais dont l'influence ne doit pas être méconnue.

Il y a aussi l'éducation. L'enfant est ce que le fait l'éducation première. Si la famille n'a pas pris soin de former son cœur, de diriger sa volonté et même de fournir à son intelligence certaines notions, comme la notion d'un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur, d'une Providence qui voit tout et s'occupe de tout, d'un être suprême qui a donné des lois qu'il veut qu'on respecte ; si surtout l'esprit chrétien et les enseignements de l'Evangile n'ont pas été la nourriture de l'âme de l'enfant, devenu homme il sera pervers, adonné au mal, il n'aura pas de honte de ses mauvaises actions, et il aura le droit de s'étonner que la société le châtie pour certains de ses actes.

Il y a enfin la conduite. L'habitude est une seconde nature, et quand l'homme n'a pas surveillé sa vie, quand il a commis un certain nombre de fois les mêmes actes, un jour arrive où il se trouve enchaîné, entraîné comme malgré lui à faire trop facilement et pour ainsi dire inéluctablement ce qu'il a fait d'abord volontairement et de plein gré. Tant pis, si ces habitudes sont mauvaises, car il sera esclave du mal; tant mieux, si ces habitudes sont bonnes, car le bien ne lui coûtera plus, il lui sera devenu pour ainsi dire naturel.

C'est la résultante de ces éléments divers qui fait le caractère d'un homme : caractère orgueilleux ou soumis, avare ou économe, pudique ou lubrique, égoïste ou charitable, tempérant ou intempérant, colère ou doux, paresseux ou laborieux.

II

1. Sans doute, le caractère d'un homme, en même temps qu'il explique la conduite de cet homme, l'excuse parfois ou atténue son mérite. Il est certain que plusieurs n'ont pas grand mérite au bien, au moins comparativement à d'autres, parce que le bien, la vertu leur sont plus faciles ; il est certain aussi qu'il y a des natures ingrates, malheureuses, mal formées, dont la part de responsabilité dans le mal qu'elles font est fort atténuée.

Mais, m. f., gardons-nous de rien exagérer. En général, l'homme reste pleinement libre de ses actes. S'il fait le mal, c'est qu'il le veut bien ; s'il est vertueux, c'est qu'il veut être vertueux.

Cette liberté, qui est le grand privilège de l'homme, dont l'usage doit servir à le juger, à le condamner ou à le récompenser, doit être entre ses mains un merveilleux instrument de perfection morale. L'homme peut, en grande partie, corriger la nature, atténuer les mauvaises dispositions qu'il tient de sa naissance, de sa complexion, de sa race et de son éducation. Il n'a pour cela qu'à vouloir.

Il peut aussi corriger ses habitudes, en faisant des actes contraires qui, répétés avec persévérance, feront naître et grandir des habitudes opposées aux premières qu'elles frapperont de stérilité.

Il peut enfin, s'il est chrétien, user d'un auxiliaire tout-puissant, plus fort que la nature, que l'éducation et que les habitudes. C'est la grâce de Dieu qui transforme l'homme, détruit la puissance du péché et fait de nous des créatures nouvelles. La grâce a transformé le monde ; elle peut et elle doit transformer chacun de nous et nous donner le désir, la force de la vertu.

2. Mais, pour que la liberté et la grâce aient cette efficacité, l'homme doit s'instruire d'abord. Il doit s'enquérir de ce qui est bien, de ce qui est mal, et de toutes les ressources qui sont à sa disposition pour qu'il devienne vertueux. Voilà pourquoi, m. f., il vous importe tant de donner à vos enfants une instruction religieuse profonde ; voilà pourquoi vous devez vous-mêmes entretenir et développer votre science religieuse. Car seule, la religion vous fera connaître exactement vos devoirs ; elle vous dira ce qui fait l'essence de la vertu ; elle portera le remède à la racine même du mal ; en même temps elle vous indiquera la tactique à suivre et vous fournira les armes nécessaires à cette lutte si difficile.

L'homme encore, qui veut remédier à ce que son caractère a de mauvais, doit faire des actes de vertu nombreux ; il doit surtout s'essayer aux difficultés, et quand le mal le sollicite, se dire : « Eh bien ! non, je ne veux pas, je ne le ferai pas, avec l'aide de Dieu. » Il doit adapter le remède à la maladie, j'entends que, s'il est orgueilleux, il devra saisir avec empressement les occasions de s'humilier ; s'il est avare, il devra pratiquer l'aumône ; s'il est gourmand, il devra se modérer dans le boire et le manger ; colère, il sera patient dans les événements et à l'égard des personnes ; paresseux, il fixera l'emploi de son temps et usera de tous les stratagèmes pour se décider à vaincre sa nonchalance.

« C'est chose difficile quand même, » direz-vous. Oui, certainement. Mais cette difficulté fera le mérite. Le succès n'est pas toujours requis, complètement du moins, et Dieu ne nous demandera pas de nous résoudre aux héroïques efforts des grands saints. La bonne volonté suffit.

Oui, de la bonne volonté, c'est-à-dire de la fermeté, et du caractère, comme l'on dit. Oui, encore une fois, il faut du caractère pour triompher de son caractère. Mais cela revient à dire qu'il faut vouloir. Or, pour vouloir, il suffit que nous soyons libres, et nous sommes libres.

Et puis, enfin, pour nous diriger et nous encourager, nous avons un exemple et un modèle. Un homme est venu sur terre pour nous indiquer la tactique à suivre, pour nous montrer ce que nous devons être. Cet homme, c'est Dieu même, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Oh ! m. f., regardons ce divin modèle ! De lui nous apprendrons ce qui est bien, ce qui est mal. De lui nous apprendrons comment nous vaincre nous-mêmes. De lui nous apprendrons comment nous comporter à l'égard d'autrui.

Combien Dieu serait glorifié, combien les âmes seraient sanctifiées, si nous avions plus grand soin de ne pas suivre aveuglément les mauvaises impulsions

de notre caractère ! Combien enfin la vie serait plus douce, et plus resserrés les liens de la charité, de la paix et de la concorde ! D'où viennent, entre nous, tant de misères, tant de difficultés, tant de méchancetés, tant de vivacités, tant de haines et de discordes ? De ce que chacun ne veut pas se rendre compte de son caractère, de combien ce caractère a de tendances mauvaises ; de ce que chacun veut suivre ce caractère, lui donner satisfaction, sans jamais rien céder. L'orgueilleux ne sent pas tout ce que coûte à son voisin l'humiliation qu'il lui inflige, le colère ne comprend pas la souffrance du patient, et le paresseux ne juge pas bien des sacrifices que demande sa paresse au laborieux.

Faisons autrement, m. f., et faisons mieux. Sans doute la diversité des caractères est voulue de Dieu ; elle diversifie le monde et produit d'heureux résultats. Oui, mais sachons que ce n'est pas le mal, la diversité dans le mal qui produit le bien, et appliquons-nous sinon à avoir tous le même caractère, du moins à supporter le caractère les uns des autres, et à nous diversifier selon ce qui est bien et pour ce qui est bien. Seule cette variété de nos humeurs rendra gloire à Dieu, profitera au bonheur du prochain et aidera à notre sanctification.

POUR LA FETE DES SS. PIERRE ET PAUL

I

COMMENT UN CHRÉTIEN PEUT ÊTRE APÔTRE

Mes bien chers frères,

Plus qu'à leur martyre, cette solennité nous fait penser à l'apostolat des bienheureux Pierre et Paul.

Leur mort pour le Christ et pour la foi a couronné leur vie ; mais leur vie fut, en majeure partie, consacrée à prêcher, à défendre, à répandre l'Evangile.

Nous ne célébrons pas seulement la fête des saints pour les glorifier ou pour les admirer, pas même seulement pour les prier, mais aussi pour méditer leurs exemples, afin de les imiter avec l'aide de Dieu.

C'est pourquoi, retenant que ceux-ci furent avant tout des *apôtres*, voyons comment, chacun dans sa sphère, plus ou moins étendue, vous pourrez l'être.

I

Je dis que *vous pouvez l'être*. Ne prétendez pas que vous n'avez point l'étoffe nécessaire. Mais si ! Dieu ne vous demande que ce que vous pouvez donner, et pour le reste, il vous enverra sa grâce.

Qu'était S. Pierre, quand le Christ le choisit ? Un brave homme, vivant avec sa famille, de son dur métier de pêcheur. Il ne savait guère que lancer, vider et réparer ses filets... Qu'était-il même après trois ans passés à l'école du Maître ? Il avait à peine changé et perdu de ses idées un peu simplistes : il lui faudra le Saint-Esprit pour qu'il comprenne, qu'il ait du courage et qu'il se mette à prêcher et à convertir les multitudes.

Qu'était S. Paul ? Intellectuellement, il surpassait de cent coudées son compagnon d'apostolat. Mais, vous le savez, il songeait à tout autre chose qu'à conquérir des fidèles au Christ, puisqu'il les persécutait partout où il pouvait les atteindre. L'épreuve du chemin de Damas, en le rendant aveugle aux choses d'ici-bas, lui donna la lumière des choses éternelles. Devenu chrétien lui-même, que d'autres n'amena-t-il pas ensuite à Notre-Seigneur ! Missionnaire infatigable, qui parcourait le monde, et qui mérita d'être appelé « l'Apôtre des nations » ou plus simplement *l'Apôtre*...

Qu'est-ce donc que l'apostolat ? — C'est l'ensemble de tout ce qui constitue cette « Action Catholique » à laquelle nous convie, avec tant d'insistance, Notre Saint-Père le Pape. C'est, d'un mot, faire le bien, faire, le plus possible, du bien aux âmes rencontrées sur son chemin.

Qui donc, avec un peu de volonté ou simplement de bonne volonté, pour peu qu'il soit chrétien, n'est capable de se mettre au service des âmes, comme Mme Félix-Faure-Goyau qui écrivait dans son *Journal* intime : « Je veux être la servante des âmes. » Qui donc n'a, à côté de soi, dans son entourage, dans sa famille, tel ou tel qui manque de lumière et de force surnaturelles ? Votre terrain d'apostolat n'est peut-être pas très vaste : il suffit qu'il existe, et il existe certainement.

II

Va-t-on vous demander de dresser une tribune à tous les carrefours et d'y monter pour arrêter les passants et leur faire une prédication plus ou moins enflammée et convaincante ? Pas précisément. Non pas qu'il faille toujours garder le silence. Non. Il y a des circonstances où parler s'impose : quand surtout on attaque devant vous votre sainte religion. Se taire alors serait, bien souvent, se rendre complice. — Vous ne savez pas que répondre ? Mais aussi pourquoi n'êtes-vous pas plus instruits ? Pourquoi refusez-vous de profiter des moyens mis à votre disposition pour vous éclairer, sous forme de lectures par exemple, ou de catéchismes de persévérance ? Votre ignorance n'est pas une excuse : elle vous accuse.

En tout cas, il reste que vous pouvez aborder les méchants, pour essayer de leur faire du bien et de les rendre bons. Comment ? Ah ! ici, que d'erreurs et de fautes de tactique !... Il ne s'agit pas de biaiser, ni de multiplier les concessions sous prétexte d'amener à vous ces malheureux, et, par vous, à Dieu ! Mais non. S'ils ne vous voient pas chrétiens intégralement, ils diront peut-être que vous êtes un brave homme, une brave femme..., mais non pas nécessairement un bon chrétien, une bonne chrétienne. Ils n'estimeraient guère une foi, une religion dont vous prétendez être les adeptes, que vous donnez comme la règle de votre vie, mais avec quoi vous n'hésitez pas, à l'occasion, à en prendre tellement à votre aise ! Oh ! vous ne serez pas apôtres, vous ne ferez pas de bien, vous serez au contraire un sujet de scandale, si vous vous mêlez aux méchants, je veux dire aux athées, aux impies, aux libertins, au point de faire comme eux, de les suivre dans certaines de leurs erreurs, ou, ce qui ne vaut pas mieux, dans leurs modes, dans leurs plaisirs, en un mot dans leurs désordres.

Au contraire, vous leur ferez beaucoup de bien, même sans le chercher, même sans vous en douter, si vous ne vous laissez pas empoisonner par l'atmosphère empestée, répandue de toute part autour de vous, et qui tue, hélas ! un si grand nombre ; si vous résistez aux mauvais entraînements, risque à paraître d'un autre siècle et à n'être point « à la page » : il y a des pages, m. f., qu'il faut déchirer ; si, en un mot, vous restez vous-mêmes, fidèles à votre foi de baptisés, au grand jour, pratiquement,

dans votre vie publique comme dans votre vie privée ; si, enfin, on se rend compte, on touche du doigt que vous vous refusez obstinément à faire deux parts dans votre existence : celle de Dieu et celle du diable.

Malheureusement, sous les plus vains prétextes, et le plus souvent parce qu'ils ne savent pas brider leurs passions et par lâcheté, trop de chrétiens, même parmi les « pratiquants », agissent autrement ! Ils assument une lourde responsabilité.

III

Il y a une autre forme d'apostolat, qui est à la portée de tout le monde ; je ne crains pas de dire que c'est même la plus efficace : *la bonté*. Soyez bons, et vous serez conquérants. N'est-ce pas le moyen qu'a employé Notre-Seigneur, lui qui a poussé la bonté jusqu'au don de soi, au sacrifice suprême et à l'Eucharistie ?... Ah ! si tous les chrétiens étaient bons pour leur prochain, sans distinction d'amis ou d'ennemis ; s'ils savaient pardonner les offenses, rendre service, aller au-devant des besoins de leurs frères, consoler, soulager ceux qui souffrent, sécher les larmes de ceux qui pleurent, donner à manger à ceux qui ont faim ; s'ils savaient aimer comme le Christ nous a aimés, tous, tous, ils accompliraient l'Evangile, d'abord, et ils auraient vite fait de mettre en déroute l'impiété.

* *

Ne dites donc plus que vous ne pouvez être apôtres, que vous n'y entendez rien, que vous n'êtes pas faits pour cela. Mais si, puisque tant de moyens sont à votre disposition, chaque jour, à toute heure du jour (et je n'ai rien dit de la prière et du sacrifice). Mais si, puisque vous êtes chrétiens et que, par conséquent, vous devez avoir à cœur de faire aimer le plus possible votre Maître.

Soyez donc apôtres ! Soyez donc, pour votre part, le « sel de la terre », la « lumière du monde ». Et vous aurez droit à la récompense des bons serviteurs: S. Pierre vous ouvrira les portes du Paradis. Ainsi soit-il.

CONFERENCES AUX MERES CHRETIENNES

V

VOS DEVOIRS : LA VIGILANCE

Qu'est-ce que veiller ? Normalement, c'est renoncer au sommeil et passer la nuit, ou une partie de la nuit, à travailler, à prier, voire à se distraire. Mais le mot a quelque peu évolué et en est venu à désigner une forme de la prudence, un ensemble de précautions auxquelles on a donné le nom de « vigilance. » Le rapprochement est facile : la nuit est favorable aux mystères, aux intentions malveillantes et aux manœuvres louches, et celui qui dort est à la merci de ses ennemis ; veiller, c'est être capable de percevoir le moindre bruit, de donner l'alerte et d'organiser la défense. Dieu vous a placées, mères chrétiennes, comme des anges gardiens auprès de vos enfants. Veillez !

I. — *Veiller, c'est de tous les jours*

Peut-être allez-vous dire que vous ne pouvez sans cesse avoir l'œil sur vos fils et vos filles ; vous avez, direz-vous, vos occupations et vos soucis. Et puis, leur turbulence, leurs discussions vous fatiguent, vous êtes heureuses qu'ils s'éloignent et vous laissent le silence et la paix. Veiller sur eux constamment vous paraît une tâche lourde et ingrate. Et pourtant !...

Dans votre ménage, vous avez bien l'occasion de veiller. Avez-vous quelque aliment sur le feu ? Vous prenez soin que celui-ci n'aille pas trop vite, que l'eau ne manque pas, que le repas soit cuit à point et le rôti ou le gâteau réussi. Allez-vous au jardin au printemps ? C'est avec le souci de semer, de planter chaque chose au moment propice et au lieu convenable. Quelques semaines se passent, la mauvaise herbe commence à apparaître, menaçant de tout envahir et d'étouffer le bon grain ; vous intervenez à propos. Avez-vous planté quelque fleur délicate, un peu difficile à acclimater ? Vous avez soin de lui ménager une protection contre le trop grand soleil de midi ou la gelée matinale.

Mais vos enfants eux-mêmes n'ont-ils pas été, pendant des années, l'objet de votre sollicitude empressée ? Avant leur venue en ce monde, vous avez songé à eux, vous n'avez rien négligé de ce qui serait nécessaire aux premiers mois de leur existence. Puis, que de soins ils ont exigés, que de maux ils vous ont faits, que de vos nuits ils ont troublées par leurs cris ! Quand ils ont pu marcher, courir, il a fallu redoubler de vigilance ; rappelez-vous vos craintes, vos inquiétudes, quand trompant votre surveillance, ils avaient réussi à s'échapper.

Ont-ils été malades, ou même seulement délicats ? Vous n'avez confié à personne la charge de les soigner ; vous vous êtes installées, infatigables, à leur chevet, attentives à chaque appel, à toute plainte, au moindre gémissement.

Enfin ils ont grandi, je suppose, ils sont adolescents maintenant, de 10 à 15 ans peut-être, et sont allés au village voisin pour quelque course ou promenade ; s'ils tardent un peu à rentrer, vous tremblez déjà, sans oser dire les folles suppositions qui montent à votre esprit.

Se pourrait-il alors que, si soucieuses de leur vie, vous soyez insouciantes de leur âme, belle fleur délicate qui, pour s'acclimater à l'atmosphère du monde, a besoin de tous vos soins? Une âme, c'est un monde, savez-vous ? un monde de pensées, d'énergies, de sentiments. Il ne faut pas laisser le mal tuer cette vie dans son germe, dans sa fleur. Et comme les dangers ne manquent pas, il vous faut veiller.

II. — *Que faut-il surveiller ?*

Tous les enfants se ressemblent par certains côtés, ayant un fonds commun de défauts et de qualités ; mais ces dispositions mauvaises ou bonnes sont différemment dosées suivant les individus. Habituellement, il se rencontre là comme une hiérarchie, c'est-à-dire que tel mauvais penchant paraît être et est en effet comme la racine et le fondement de tous les autres : ainsi la gourmandise pourra nourrir l'égoïsme, conduire à la paresse, même au vol ; l'orgueil mènera peut-être à la médisance, à la calomnie, à la déloyauté. Mères chrétiennes, tâchez de connaître vos petits et de découvrir leur défaut dominant. Quand ce sera fait, attaquez-vous à le détruire, combattez-le sans relâche : vous aurez mis ainsi la cognée à la racine de l'arbre. Et ne vous laissez pas endormir par les ruses que ce même défaut pourra suggérer à vos enfants.

Veillez ensuite sur les distractions et les loisirs. Je mentionne seulement en passant l'obligation de confier vos fils et vos filles à des maîtres chrétiens ou du moins respectueux de la morale et de la religion ; je n'insiste pas ; toutefois assurez-vous que, aux heures de classe, la surveillance des maîtres, attentive et dévouée, vous permet d'être sans inquiétude et de vous reposer sur eux. Mais quand l'enfant a quitté l'école, veillez sur lui en vous souvenant que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Certes, vous n'allez pas tuer au travail un petit qui a besoin de repos, de récréation ; cependant, vous pouvez lui demander quelques services ; procurez-lui ensuite des distractions, ne lui laissez pas exclusivement le soin de les chercher et de les choisir lui-même. Si possible, que ses jeux, parfois du moins, soient éducatifs ; qu'ils lui donnent le sens et le goût de la propreté, de l'ordre, du beau et du bien. Il vous sera ainsi plus facile de le détourner d'occupations louches, de plaisirs corrupteurs, surtout vers un certain âge.

Vous surveillerez ensuite ses fréquentations. « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. » Il est presque impossible à l'enfant, qui n'a ni la réflexion pour déceler et critiquer le mal, ni la force d'âme pour résister, de ne pas subir vite et profondément les mauvaises influences.

A vous aussi, quand l'heure est venue, et pas trop tard, d'avertir vos enfants et de faire leur éducation touchant la sainte vertu. Ne les exposez pas à faire la connaissance de ces choses en manière d'amusement ou de plaisir ; qu'ils les apprennent de vous-mêmes comme une chose grave, sérieuse et grande, digne de respect et qui ne doit pas être profanée. Alors, quand ils rencontreront le mal, ce qui est à peu près inévitable, ils auront été mis en garde contre le poison; au besoin ils auront recours à vous et vous parerez au danger.

Faut-il ajouter que votre surveillance s'exercera autant et plus encore sur l'éveil de l'amour ? Dieu a fait le cœur de l'homme à son image et à sa ressemblance ; or, Dieu est amour, nous dit S. Jean. Ce sentiment adoucit les peines de la vie, et, quand il est pur et chrétien, il devient source féconde d'énergies vitales. Mais aimer vraiment et comme il faut, c'est à la fois une science et un art. Vous aurez donc à apprendre à vos enfants à aimer chrétiennement, virilement, selon la définition de S. Thomas : « Aimer, c'est vouloir du bien. » Vous leur éviterez ainsi de tristes et regrettables expériences, vous les préparerez au mariage si Dieu les y appelle, et vous leur permettrez de goûter aux joies saines de l'amour noble et pur.

III. — *Comment veiller*

J'ajouterai quelques conseils encore sur la manière de surveiller. Car il ne faut pas que vous vous rendiez insupportables, que vous preniez un air de gendarme sans pitié. Car alors tout serait manqué et le résultat serait tout opposé à celui qu'il faut atteindre : l'enfant, vite buté, ne songerait plus qu'à secouer le joug de votre autorité, et dès qu'il y échapperait, se ferait un plaisir, sinon un devoir, de contrevenir à toutes vos recommandations. Autrement dit, il faut, il est absolument nécessaire que vous ayez et que vous gardiez la confiance de vos enfants.

Comment faire ? Evitez d'abord le côté négatif. Ne vous bornez pas à défendre, à interdire, à punir... Avant que l'enfant s'ennuie, procurez-lui occupation et distraction ; cherchez ce qui peut bien l'intéresser autour de vous, au besoin gênez-vous, acceptez un sacrifice pour lui faire plaisir, pour le retenir. Vous ne voulez pas pour lui de telle compagnie ? cherchez-lui en une autre, aimable, gracieuse, qui ne pourra lui faire que du bien.

L'art vrai en éducation, ce serait, il me semble, de savoir s'arranger pour ne jamais punir. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Je ne veux pas dire que le mal doit être passé sous silence et qu'il faut fermer les yeux ; je serais alors en contradiction manifeste avec ce que je disais tout à l'heure ; quand le mal est là, il faut le guérir ; quand l'enfant a fauté, il faut le punir. Mais le mieux serait de lui éviter la faute. « C'est bien difficile, » direz-vous. En effet ; ce n'est pourtant pas impossible. Il est des dangers que l'on peut prévoir et éviter, grâce à quoi il n'y aura pas de faute. La Croisade Eucharistique a d'autre part découvert un idéal à la portée même des tout-petits qui les pousse nettement à l'obéissance : les petits sacrifices offerts, tels des fleurs, à Jésus. Vous pourrez vous servir aussi des récompenses ; elles n'ont pas toujours besoin d'être coûteuses pour être efficaces, et elles peuvent servir de stimulant à la vertu ; il n'y a pas lieu d'en abuser cependant, car le devoir accompli comporte lui-même sa récompense, et la méthode eucharistique est meilleure.

Préserver l'enfant non pas à coup d'interdictions, mais par des occupations et jeux positifs, lui éviter la faute pour lui épargner la punition, voilà un premier moyen de gagner sa confiance. En voici un second : efforcez-vous de le comprendre. Dès que la raison éveillée a réuni un petit bagage d'idées et de sentiments, l'enfant commence à réfléchir, mais il manque d'expérience et ses connaissances sont fort rudimentaires, aussi ses jugements comme ses espoirs et ses désirs sont-ils mélangés d'erreur et d'illusion.

Pourtant, surtout à partir de 11 ou 12 ans, ne le repoussez pas ; gardez-vous de vous moquer, d'aller de front à l'encontre de ses théories. Il y a du vrai tout de même dans ses idées, du bon dans ses sentiments ; ne condamnez pas tout en bloc ; ne lui donnez pas l'impression du parti-pris, d'une injustice ; il se croit très fort et il est au fond encore très naïf. Partant de ce qu'il y a de vrai et de bon en lui, ayez l'air d'être de son avis, et tout doucement ramenez-le vers le droit chemin. Et cela chaque fois qu'il sera nécessaire. Ainsi l'enfant n'aura rien à vous cacher. Pourquoi dissimulerait-il, puisqu'il sera sûr d'être compris et vous aura donné toute sa confiance ? Alors vous saurez tout et vous pourrez vraiment le diriger.

Que l'artiste patient, infatigable, j'allais dire toujours insatisfait, vous serve de modèle en éducation. Encore cet homme fait-il, en dépit d'appréciations louangeuses, œuvre morte. Vous, vous préparez un chef-d'œuvre vivant, une beauté morale qui sera rayonnante et conquérante. N'y ménagez donc pas vos efforts.

CONFERENCES A DES JEUNES GENS

V

BONHEUR OU SOUFFRANCE ?

Nous voici, mes chers amis, en présence d'un nouveau mystère. Souvenez-vous en effet de notre dernière causerie : le monde, disions-nous, n'est pas le jouet du hasard, il est gouverné par une sage Providence ; Dieu conduit tous les événements, les nations et les rois tout comme les individus. Mais alors, comment expliquer toutes les misères et calamités, toutes les souffrances de l'humanité ? Faudrait-il supposer que Dieu se plaît à contrarier nos désirs, à bouleverser nos vies, à nous accabler, tel un despote exigeant et difficile ? Tel est le problème que je pose aujourd'hui devant vos esprits.

I. — *La thèse païenne*

Si nous remontons à travers les siècles écoulés, et si nous interrogeons l'histoire, il nous sera facile de retrouver des croyances religieuses dans tous les peuples. Même les païens, même les sauvages, qu'ils soient d'aujourd'hui ou d'il y a deux mille ans, croient à l'existence d'un être supérieur, sage et puissant, qui préside au gouvernement du monde.

Quelle idée se font-ils de leur dieu ? Il faudrait dire plutôt de leurs divinités, au pluriel, car en général ils se représentent le ciel peuplé d'un monde de puissances mystérieuses, telle une cour autour d'un grand roi. Quel rôle, quelles intentions, quelles qualités leur prêtent-ils ? Il est assez facile de répondre à cette question en disant que les païens se sont fait des dieux à leur image ou à leur ressemblance. Ce qui veut dire qu'ils prêtent à leurs divinités, en plus d'une science très vaste et d'un très grand pouvoir, des passions humaines, même des défauts et des vices.

Ceci est gros de conséquences, comme vous allez le voir ; car, si la divinité a ses préférences, si elle est sujette au caprice et au changement, si elle est susceptible et irritable, capable d'en venir à la haine et à la vengeance, on peut tout craindre, et les pauvres mortels vivront dans une inquiétude de tous les instants. Aussi le culte des païens est-il marqué au signe de la crainte : ils ont peur de leurs dieux, et s'ils les invoquent, c'est pour les supplier de les épargner ; s'ils obéissent à un code religieux, à des lois morales, c'est uniquement pour se préserver des châtiments ; enfin, s'ils offrent des sacrifices, généralement au début de toutes leurs entreprises, c'est afin que la divinité ne se mette pas en travers de leurs projets.

Dès lors, quelque fléau vient-il à s'abattre sur le pays ? un homme, une famille est-elle visitée par la maladie, par la douleur ? le sort des armes vient-il à changer de camp ? on recherche aussitôt ce qui a pu irriter la divinité. Et tel un vaincu au pied de son vainqueur, tremblant, suppliant qu'on lui laisse au moins la vie, on offre au dieu fâché et mécontent tout ce qu'on a de mieux, voire du sang humain pour apaiser sa colère.

Cette conception païenne de la divinité, ce culte nourri de crainte et d'angoisses, nous laisserait supposer que l'être divin qui gouverne le monde n'a nul souci du bonheur des hommes. Capricieux, exigeant, se vengeant parfois cruellement pour la moindre offense, il excite plus la terreur qu'il n'incite à la confiance. Heureux ceux qui ont l'avantage de lui plaire ! Et encore, leur félicité est-elle bien précaire, comme celle des favoris des rois et des grands, lesquels parfois tombent en disgrâce, leur chute étant d'autant plus humiliante et redoutable qu'ils étaient montés plus haut.

Mais la vie humaine est éphémère ; pour chaque homme les ans sont comptés d'avance. Quand vient l'heure de la mort, est-ce enfin l'aurore de la paix, du bonheur ? Quelques religions païennes admettent en effet une sorte de paisible royaume où les âmes entreraient après la mort et goûteraient, après les craintes de la vie présente, un peu de paix ; mais cette vie ressemblerait beaucoup au calme et au repos que procure au corps le sommeil. Certains païens également ont fait entrer les héros dans l'assemblée des dieux ; mais c'est là un privilège réservé aux grands de la terre. On ne voit guère que les religions du paganisme aient songé à une vie avec Dieu, au partage du bonheur divin pour toute âme méritante.

II. — *La thèse chrétienne*

Il appartenait à la vraie religion, et particulièrement à la Révélation évangélique, de répondre à la question posée. Et la réponse, la voici : l'homme a été créé pour le bonheur, non pas un bonheur mélangé de crainte, instable et de courte durée, mais une félicité éternelle dépassant tout ce que l'esprit humain pourrait imaginer.

La Genèse nous raconte en effet que Dieu, avant de créer l'homme, prépara avec un soin minutieux sa demeure : continents et mers, fleuves et montagnes, lumière et chaleur, plantes et animaux, fleurs et fruits, tout était destiné à faire du séjour de l'homme ici-bas un véritable paradis. Ensuite, Dieu tint conseil avec lui-même et dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » et il lui donna en effet une intelligence ouverte, capable de monter très haut dans la connaissance de la vérité, et une volonté, un cœur si vous voulez, pour aimer. Puis, il éleva l'homme à la dignité de fils, afin qu'il vive dans la familiarité divine, et partage éternellement dans le ciel le bonheur de Dieu lui-même. Et pour posséder tout cela, pour être à l'abri de la douleur en ce monde et en l'autre, une seule condition : la confiance en la sagesse et la bonté de Dieu, et l'obéissance filiale à ses lois.

Hélas ! poussés par l'orgueil, c'est à Satan et à ses mensonges que nos premiers parents donnèrent leur foi ; et, attirant sur eux la malédiction divine, ils détruisirent leur bonheur de leurs propres mains. Mais vous dites peut-être, en m'écoutant : « Quelle différence, alors, entre la vengeance des divinités païennes et la malédiction qui s'abat sur Adam et Eve et sur leur descendance ? » La différence, la voici : dans l'esprit des fausses religions, la divinité obéit à une passion de colère et de haine ; Dieu, au contraire, le Dieu des Juifs et des chrétiens, fait œuvre de justice, et, tel un père sage qui veut le bien de ses fils, s'il les châtie, c'est pour les ramener par là dans le droit chemin qui est celui du bonheur.

Aussi bien, la preuve de ce que j'avance, la preuve que Dieu n'obéit pas à un instinct de vengeance, mais au contraire à une pensée d'amour, c'est la promesse d'un Sauveur : Satan a triomphé, il a mis

par terre le magnifique édifice que Dieu avait construit ; mais qu'il sache que son royaume n'aura qu'un temps, et qu'une femme, la Vierge, et son divin fils Jésus y mettront un terme à jamais.

Et Dieu qui est riche en miséricorde, quand les temps sont accomplis, envoie son Fils dans le monde, « afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jo., III, 15). Et Jésus, après avoir enseigné aux hommes le chemin du ciel, leur obtient par sa mort sur la croix le pardon de son Père, leur mérite toutes les grâces de salut qui leur seront distribuées par l'Eglise et les sacrements, et leur rouvre le paradis ; en sorte que, par le baptême et dès son entrée en ce monde, l'homme est rétabli dans sa dignité première et dans ses droits, « héritier de Dieu, et cohéritier du Christ. » (Rom., VIII, 17).

Mais vous direz peut-être encore : « Soit, le Christ nous a rendu l'amitié divine, nous a donné l'assurance du ciel avec les secours utiles pour y parvenir. Mais pourquoi a-t-il laissé subsister le mal autour de nous : le travail pénible, la souffrance, la mort ? Pourquoi Dieu laisse-t-il peser sur nous ce châtiment ? Jésus n'a-t-il pas satisfait et expié surabondamment pour tous les péchés du monde ? Si Dieu est bon et juste, il devait, après la Rédemption, nous rendre aussi le paradis terrestre. »

Je vous répondrai : de quel droit êtes-vous si exigeants ? Etes-vous sûrs, si Dieu vous avait rendu la félicité accordée au premier couple humain, que vous auriez su la conserver ? Auriez-vous été plus forts pour résister au démon ? Vos défaillances personnelles ne sont-elles pas la preuve de votre faiblesse ? Je crains bien, si Dieu avait satisfait à votre désir, que vous ne fussiez à bref délai retombés dans la misère antérieure, mesurant d'autant plus votre malheur que vous auriez goûté de plus près aux joies du paradis.

Et puis, croyez-vous que le bonheur se trouve, ici-bas, dans l'abondance des biens terrestres, dans la santé, la richesse, la prospérité ? Il me semble, à moi, que pour être heureux, il faut être rassasié ; je veux dire : il faut que nos aspirations, nos désirs soient comblés. Mais l'esprit et le cœur, à côté du corps, ont aussi leurs légitimes ambitions ; et, dit S. Augustin, « Dieu nous a faits pour lui, et notre cœur demeure inquiet tant qu'il ne se repose pas en lui. » Aussi dirai-je que, pour tout homme ici-bas, la félicité la plus vraie consiste en ceci : être maître de soi, en possession de tous ses moyens pour une vie épanouie et féconde, dans la fidélité au devoir, la paix de la conscience, et l'abandon à la Providence paternelle de Dieu. Et tous ces éléments divers dont est faite la joie, on les trouve dans la religion et dans les sacrements, c'est-à-dire auprès de Jésus.

* *

Nous conclurons donc, mes chers amis : Dieu nous a créés pour être heureux ; seules nos fautes, nos désobéissances, notre manque de confiance sont la cause de nos misères ; mais le Christ nous a apporté le remède à nos maux, et nous a remis sur le chemin de la béatitude. Souvenons-nous seulement que toute chose précieuse se paie, qu'on n'a rien sans peine. Or, le bonheur est chose précieuse ; on ne saurait donc le rencontrer par hasard, au bord du chemin ; il faut plutôt le construire pierre à pierre, comme le maçon sa demeure, et le fondement solide sur lequel il faut bâtir, c'est le Christ Jésus.

A ces conditions nous pourrons vivre dans la paix, assurés que par les chemins de la vie terrestre Dieu nous conduit infailliblement vers le partage éternel de sa propre béatitude.

LES SAINTS PATRONS

S. Camille de Lellis, Patron des infirmiers et infirmières et de leurs Associations

(18 juillet)

L'INFIRMIER DES CORPS ET DES AMES

Mes frères,

Le 28 août 1930, notre Saint Père le pape Pie XI proclamait S. Camille de Lellis, avec S. Jean de Dieu, Patron des infirmiers laïcs des deux sexes et de toutes leurs associations dans le monde entier.

Depuis que le malheur des temps a rendu si difficile le recrutement des Ordres et Instituts religieux qui prenaient soin des malades dans les hôpitaux ou à domicile, de nombreux groupements de laïcs charitables se sont formés afin de pourvoir à cette tâche. Mais, malgré leur nombre, ils ne peuvent y suffire. En particulier, ils ne peuvent, surtout dans les campagnes, aller visiter et soigner les malades à domicile, comme le faisaient jadis les religieuses, lorsque presque chaque paroisse avait le bonheur d'en posséder. Dès lors, m. f., c'est à chacun de nous de remplir ce charitable ministère, dans notre famille d'abord, et autant que nous le pouvons dans notre paroisse ; c'est à chacun de nous de soigner les corps de ceux qui souffrent et à préparer, le moment venu, leur âme à paraître devant Dieu.

Aussi, est-ce à tous que je veux proposer l'exemple de S. Camille de Lellis, qui s'est si bien acquitté de ce double acte de charité et a institué un Ordre religieux tout exprès pour le continuer après lui.

I

S. Camille naquit en 1549 à Bacchianico, petite ville des Abruzzes, au royaume de Naples. Il n'eut point le bonheur de connaître sa mère et perdit son père à l'âge de six ans. Il n'est pas étonnant que, privée de ces guides précieux, sa jeunesse se soit passée dans le désordre. Il avait notamment une telle passion pour le jeu qu'il perdit tout ce qu'il possédait et dut, à sa grande honte, mendier pour vivre.

Mais Dieu avait des vues sur lui et se servit de cette misère pour l'amener au bien. Etant entré comme aide-maçon chez les Capucins de Siponte, les exemples de ces religieux d'une part, leurs charitables remontrances d'autre part, lui ouvrirent les yeux. Décidé à quitter le monde où il risquait de se perdre, il demanda d'être reçu dans leur Ordre. Après quelques mois d'épreuve, ils l'accueillirent au noviciat, où il fut pour tous un sujet d'édification. Mais Dieu ne le voulait point là. Un ulcère qu'il avait eu jadis à la jambe se rouvrit et obligea de le congédier, quoique bien à regret.

S'étant rendu à Rome pour se faire soigner, il entra à l'hôpital St-Jacques et y demeura quatre ans, s'y dépensant au service des malades en même temps qu'il y recevait des soins pour sa plaie. Celle-ci s'étant enfin fermée, il rentra chez les Capucins. Mais telle n'était pas la volonté de Dieu ; après un court

séjour, sa plaie se rouvrit, comme le lui avait prédit S. Philippe de Néri, et l'obligea de quitter pour la seconde fois la sainte maison.

Il revint donc à l'hôpital pour y traiter son ulcère et en même temps continuer de s'y dévouer au soin des malades. Il ne devait plus le quitter, car Dieu va lui faire connaître la mission charitable à laquelle il le destinait.

L'hôpital où il se trouvait, — et il en était sans doute de même des autres hôpitaux, — était desservi par des infirmiers laïcs qui s'adonnaient à cette tâche pour gagner leur vie. C'était pour eux un métier plutôt qu'une vocation. Aussi la plupart s'en acquittaient sans zèle, sans dévouement, comme des mercenaires plus soucieux de gagner de l'argent que de soulager et consoler les pauvres malades. En cas d'épidémie, surtout, toute leur préoccupation était d'échapper à la contagion, de sauver leur vie et de se conserver à leurs femmes et à leurs enfants, en sorte que les pauvres malades, considérés comme un danger public, étaient abandonnés et privés de soins.

Ce qui arrivait alors, se produit parfois encore aujourd'hui. Lorsque quelque épidémie se déclare en des hôpitaux desservis par des infirmiers et des infirmières qui ne s'inspirent pas de la charité chrétienne, on est parfois obligé de rappeler religieux et religieuses pour affronter le danger devant lequel les premiers se dérobent. — Je ne les blâme point, car souvent ils ont un conjoint et des enfants qui ont besoin d'eux et auxquels ils se doivent tout d'abord. Mais je n'en admire que davantage la sagesse de S. Camille qui va instituer un corps d'infirmiers exempts de charges de famille et liés par vœu à leur ministère de charité.

II

Tandis que notre saint se dépensait au service des malades de l'hôpital où il était lui-même hospitalisé, il se disait : « Il faudrait ici des hommes qui fussent conduits non par l'amour de l'argent, mais par l'amour de Jésus-Christ, des hommes qui fussent de vraies mères pour ces pauvres malades ; mais où les trouver ? » Alors il pensa à la croix de Notre-Seigneur : « Si ceux qui soignent les malades, se dit-il, la portaient sur leur poitrine, cette vue les soutiendrait, les encouragerait et les récompenserait. »

Il fit part de ses réflexions à ceux de ses compagnons qu'il voyait plus compatissants envers les malades. Ils entrèrent dans ses vues et sans tarder se groupèrent autour de lui, afin de puiser dans une vie plus chrétienne un plus grand dévouement aux membres souffrants de Jésus-Christ confiés à leurs soins. Ils organisèrent dans l'hôpital même un petit oratoire, où chaque soir ils se réunissaient pour faire leurs exercices de piété. Les autres infirmiers en prirent ombrage et ils durent cesser leurs pieuses réunions ; l'oratoire fut fermé et Camille dut emporter dans sa chambre le crucifix devant lequel ils priaient. Or, la nuit suivante, il vit ce crucifix se pencher vers lui et lui dire : « Ne crains rien, Camille, je serai avec toi ; ce n'est pas ton entreprise, mais la mienne. » Ce crucifix est précieusement conservé à Rome, en l'église de la Madeleine.

Encouragé par cette vision, et afin de pouvoir assister plus efficacement les malades, notre saint résolut de recevoir le sacerdoce. Malgré son âge (il avait plus de 32 ans), il ne rougit pas de retourner à l'école, au grand étonnement de ses jeunes compagnons d'étude, et après trois ans de préparation il eut le bonheur de célébrer sa première messe le 10 juin 1584.

Chargé de desservir la chapelle de Notre-Dame des Miracles, à Rome, il s'adjoignit deux compagnons et avec eux fonda la Congrégation dont Dieu lui avait inspiré le dessein.

Les débuts furent pénibles, car notre saint eut à lutter avec la pauvreté et les contradictions. Mais avec l'aide de Dieu, il en triompha. Au bout d'un an, des amis lui procurèrent une maison où il put s'abriter et développer son œuvre ; en mourant, le cardinal Mondovi lui légua quinze mille écus romains, c'est-à-dire plus de 80.000 fr. de notre monnaie, qui lui permirent de fonder de nouvelles maisons.

Bientôt il y en eut à Milan, à Bologne, à Gênes, à Florence, à Ferrare, à Mantoue. Naturellement les Frères, — c'est ainsi qu'on appelait les membres de la Congrégation, — se multipliaient dans la même proportion, et c'était à propos, car on les demandait partout, jusqu'en Hongrie et en d'autres lieux lointains où sévissait la peste. Aux autres vœux de religion ils ajoutaient, en effet, celui de soigner les malades, même au péril de leur vie, et en particulier les pestiférés. Portant une croix rouge sur la poitrine, pour marquer qu'ils étaient prêts à se sacrifier pour leurs frères comme leur divin Maître, ils pénétraient dans les milieux les plus infectés par la contagion, tels que la ville de Nole en l'an 1600, les galères de Naples en 1588, et quoique presque toujours quelques-uns d'entre eux fussent victimes de leur dévouement, rien ne pouvait les décourager.

Une association si méritante ne pouvait manquer d'obtenir les encouragements et l'approbation de l'Église. Le pape Grégoire XIV l'érigea en Ordre religieux en 1591, sous le nom de Congrégation des Clercs réguliers serviteurs des infirmes.

III

Mais, m. f., ce n'est pas tant la part que prit S. Camille dans la fondation de cet Ordre que je veux proposer à votre imitation, que sa manière d'agir et celle de ses religieux au chevet des malades.

Il était lui-même et il voulait que les siens soient pleins de charité pour eux ; il faisait leurs lits, balayait leurs salles, pansait leurs plaies, préparait les remèdes que les médecins avaient ordonnés, et faisait tout cela avec une douceur et une délicatesse qu'une mère elle-même n'aurait pas dépassées. Les pauvres délaissés, sans parents et sans ressources, étaient particulièrement l'objet de ses sollicitudes.

Mais tout en soulageant les corps et en s'efforçant de les guérir, il n'oubliait pas les âmes. Il avait soin de suggérer aux malades les actes de religion convenables à leur état. Il avait recommandé aux prêtres de son Ordre d'extraire des psaumes un recueil de pieuses pensées et d'oraisons jaculatoires pour les leur suggérer de temps en temps. Il leur ordonnait surtout d'assister les moribonds, de leur faire régler de bonne heure leurs affaires temporelles pour qu'ils n'aient plus à s'occuper que de la grande affaire de leur salut. Il ne voulait pas qu'on les laissât trop longtemps avec des parents ou des amis, qui pourraient les troubler par un excès de tendresse. Il insistait pour qu'on leur inspirât de vifs sentiments de pénitence, de résignation, de foi, d'espérance et de charité ; qu'on leur apprît à accepter la mort en esprit de sacrifice et en expiation de

leurs péchés ; qu'on les exhortât à demander miséricorde par les mérites de Jésus agonisant et mourant sur la croix. Il avait même composé un recueil de prières pour les personnes à l'agonie et voulait que ses religieux s'en servent au chevet des mourants. — Ayant découvert que dans les hôpitaux, en temps d'épidémie sans doute, on enterrait quelquefois des personnes qui n'étaient pas encore mortes, il ordonna aux Frères de continuer les prières des agonisants quelque temps encore après que les malades paraissaient avoir rendu le dernier soupir, de ne pas leur couvrir le visage tout de suite et de ne pas se hâter de les ensevelir.

Eh bien ! m. f., tous nous pouvons faire notre profit de ces sages recommandations, lorsque nous nous trouvons au chevet des mourants, que ce soient des parents, des voisins ou des amis. Aimons, nous aussi, à soulager leurs souffrances ; offrons-nous à passer quelques heures à leur chevet, afin de permettre à leur entourage de prendre un peu de repos ; procurons-leur, si nous le pouvons, quelques douceurs et quelques rafraîchissements ; aidons-les à se retourner sur leur pauvre lit où aucune position ne leur plaît ; voyons en eux les membres souffrants de Jésus-Christ cloué à la croix, et faisons pour l'amour de lui tout ce que nous faisons pour eux.

Mais, comme S. Camille, prenons soin surtout de leur âme, particulièrement si le médecin ne laisse espérer aucune guérison. Prions pour eux, prions avec eux, en prenant bien garde toutefois de ne pas les fatiguer. Quand un malade sent qu'il n'a plus rien à espérer de ce monde, il se tourne volontiers vers Dieu qui reste son seul refuge ; même les plus indifférents acceptent d'en entendre parler, surtout si on le fait avec tact ; lorsqu'ils se portaient bien et croyaient n'avoir pas besoin de lui, ils l'oubliaient, mais devant l'impuissance des médecins à les soulager et à les guérir, ils sentent leur dépendance envers le Souverain Maître de la vie et de la mort et ne demandent qu'à se jeter dans ses bras. Préparez-les doucement à recevoir les derniers sacrements ; récitez à leur chevet les prières des agonisants et ne les quittez qu'après leur avoir procuré la grâce d'une sainte mort.

Cette grâce que, par lui-même ou par ses religieux, S. Camille avait procurée à tant d'agonisants, il méritait bien d'en bénéficier lui-même. A la suite du cinquième Chapitre de son Ordre, il faisait la visite de ses maisons, quand Dieu l'avertit de sa fin prochaine. « Nous ne nous reverrons plus, dit-il à ses Frères de Naples, je m'en vais mourir à Rome. » A Gênes, il prédit qu'il mourrait en la fête de S. Bonaventure. Et en effet, le 14 juillet 1614, il expirait saintement à l'âge de 65 ans, en redisant ces paroles de la recommandation de l'âme : « Que le visage du Seigneur Jésus m'apparaisse doux et joyeux. »

Pie XI n'a pas seulement fait de S. Camille le Patron des infirmiers ; il en a fait un des Patrons de la bonne mort, en prescrivant que son nom soit inséré dans les litanies des agonisants. Demandons-lui donc de nous assister à notre dernière heure comme il en a assisté tant d'autres. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Réunion de jeunes gens

ÊTRE DES HOMMES

Confortare et esto vir.
Montre de la force et sois un homme.
(III Rois, II, 2).

Chers jeunes gens,

Ce fut la suprême recommandation que le vieux roi David, sur le point de quitter ce monde, adressa à son fils. Etrange parole, à première vue, que celle-là ! Est-ce qu'au regard de David il y avait quelque différence entre un homme et un autre homme ? Ce devait être, puisqu'à cette heure solennelle il croyait devoir donner un tel conseil à Salomon.

Nous voyons bien Diogène, dans l'antiquité païenne, une lanterne à la main, cherchant en plein jour un homme. Il n'entendait assurément pas trouver n'importe lequel de ses semblables, mais quelqu'un qui, à ses yeux, méritât vraiment ce nom. Et les Romains employaient l'expression *vir* pour désigner quelqu'un ayant sa personnalité, doué d'énergie, de courage, de vertu. Nous disons, nous, d'une personne qui, par sa volonté, par sa force de caractère, se distingue du commun des autres, que « c'est quelqu'un », ou encore que « c'est un homme ».

Etre un homme, ce n'est donc pas avoir des talents supérieurs, car on peut allier à un grand esprit une âme vulgaire et même basse. L'histoire de tous les temps, notre époque surtout, ne nous en offre que trop d'exemples.

Etre un homme, c'est se révéler grand, capable de détermination et d'action, chercher son devoir et l'accomplir loyalement, marcher au but sans défaillance, soutenant la lutte et l'épreuve, sans reculer ni capituler.

Etre un homme, quel est celui d'entre nous qui n'ait eu cet idéal à une heure ou à une autre et qui n'ait senti cette aspiration ? — Faire de vous des hommes, chers jeunes gens, n'est-ce pas le rêve de vos pères et de vos mères ? N'est-ce pas tout le désir, tout l'espoir, toute l'œuvre des maîtres chrétiens qui se sont dévoués à votre éducation ? Nous avons si grand besoin d'hommes à l'heure actuelle ! de convaincus, de consciencieux, de persévérants, d'obstinés, de vaillants pour arrêter le flot dévastateur du mal !

Voyons donc à quelles conditions vous pouvez devenir des hommes.

Pour être un homme, dit Jouffroy, il faut avoir des convictions fermes et une volonté forte de les mettre en pratique.

I. — *Des convictions fermes*

Il faut des convictions, d'abord. Sans convictions, point d'énergie. On ne voue pas sa vie à des vertus pénibles et à de grands sacrifices sur la foi d'un *peut-être*. A certaines heures, en présence de toutes les austérités du devoir, il ne suffit pas d'un peu de gloire humaine et d'un intérêt passager. On a besoin de la foi en un Dieu vengeur et rémunérateur, on a besoin de l'espérance d'une vie meilleure. « Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai le monde. » Le point d'appui de la volonté, le voilà ; il est dans la foi, ferme et iné-

branlable. « Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes. » (Mt., XVII, 19). Ce mot du divin Maître confirme ce que je viens d'énoncer : l'homme de convictions, de quoi n'est-il pas capable ?

Voyez les saints, ces héros du christianisme. N'est-ce pas à leurs convictions qu'ils ont dû d'être des hommes puissants en œuvres et en paroles ? — Voyez les martyrs, et dites si ce n'est pas dans leurs convictions qu'ils ont puisé cette force et ce courage qui étonnaient leurs bourreaux. — Voyez les Croisés et les Vendéens : qu'est-ce qui les entraînait vers la Palestine ou sur les champs de bataille ? C'était cette foi vive et profonde qu'ils portaient enracinée dans leur âme.

Quand la foi n'est pas seulement sur les lèvres, mais dans le cœur, quand elle jaillit des profondeurs de l'âme, de quoi un homme n'est-il pas capable ? quels obstacles ne brisera-t-il pas ? quelles épreuves ne peut-il pas supporter ?

Nos ennemis ne s'y trompent pas ; afin d'écarter les convictions, ils sèment partout le doute et l'incrédulité ; leurs discours et leurs écrits ébranlent toutes les croyances, s'attaquent à tout ce qui faisait l'objet de la foi chrétienne.

L'on s'étonne que nous n'ayons plus d'hommes : c'est leur œuvre. N'en cherchez pas ailleurs la première cause que dans l'absence de leurs convictions. Je serais tenté, comme François Coppée, de maudire ces malfaiteurs qui nous enlèvent une à une nos croyances et nous laissent ici-bas démoralisés. Réagissez, chers jeunes gens, contre cette entreprise sacrilège. Faites-vous des principes bien arrêtés, et ne laissez jamais entamer cet édifice que la grâce, l'instruction, la réflexion auront élevé en votre âme.

II. — *Une volonté forte*

Le second élément qui fait l'homme, c'est la volonté, nous a dit Jouffroy. Savoir ce que l'on doit croire n'est que la première condition de la virilité ; vouloir ce que l'on doit faire est la seconde.

La volonté est cette faculté de l'âme qui cherche à atteindre le bien et à fuir le mal connus par l'intelligence. C'est, mieux encore, l'effort que l'on fait, l'élan que l'on prend en soi-même pour agir. Ainsi elle nous apparaît comme une puissance toujours en éveil, à qui revient l'initiative et la part principale dans tout ce qui se fait en nous. Ecoutez La Fontaine :

> La volonté me détermine ;
> Je sens en moi certain agent :
> Tout obéit dans ma machine
> A ce principe intelligent ;
> De tous mes mouvements, c'est l'arbitre suprême.

Or, l'influence décisive qu'un pareil agent doit exercer sur la destinée humaine est évidente.

1° Tout d'abord, rien en nous ne doit nous être aussi précieux, car rien ne nous appartient plus en propre, ne nous est plus intimement personnel. C'est la volonté qui constitue vraiment l'individualité de chacun ; c'est par elle qu'il est ce qu'il est.

C'est ensuite la volonté qui fait à chacun de nous sa valeur. Par elle un homme est « quelqu'un » ; mais qu'il manque de volonté, on n'a qu'un mot pour le caractériser : « Ce n'est pas un homme. » Et de fait un homme qui, pour toute ressource, n'a que des velléités, des vouloirs intermittents ou hésitants, est à la merci de son cœur ou de ses sens. Mais qu'à la puissance du sentiment il joigne la puissance du vouloir, il devient capable d'action réelle et féconde.

N'est-ce pas à la volonté que nous devons ce qui fait notre dignité principale et notre véritable grandeur, je veux dire la liberté morale et la responsabilité ? — De notre volonté libre vient notre supériorité humaine sur toute la création ; et la responsabilité ouvre la porte au mérite. Or, mériter, c'est se devoir à soi-même, après Dieu, le couronnement des biens que Dieu nous a départis. Pour une âme noble, quelle fierté dans cette pensée : « Le pain que je mange, je l'ai gagné ; mon bonheur éternel, c'est moi qui l'ai conquis ! »

2° Nous devons encore d'autres biens à la volonté. En même temps que le mérite et la récompense céleste, il y a, préparant aussi celle-ci, il y a le perfectionnement intérieur, la vertu qui nous fait grandir incessamment aux yeux de Dieu et aux nôtres. Or, c'est la volonté, soutenue par la grâce, qui forme à la vertu des millions d'âmes. De notre pauvre et vile nature, viciée à l'origine, elle fait des êtres honnêtes, généreux, parfois des anges, des héros et des saints ; elle nous soustrait aux servitudes dégradantes des sens, à l'esclavage des appétits grossiers, pour nous donner essor vers le bien idéal. La volonté humaine trouve, en effet, en elle le secret de se vaincre. Et jamais elle n'apparaît plus grande que lorsque, à nos devoirs et à nos convictions, elle nous fait sacrifier nos intérêts, nos affections les plus légitimes, notre vie même. Qui donc, par exemple, comparerez-vous à la mère des Machabées, faisant taire le cri de son cœur et exhortant elle-même ses sept fils à mourir plutôt que d'abjurer leur foi ? Qui donc comparerez-vous à ces timides jeunes filles que transformait le christianisme et qu'il savait mettre si glorieusement aux prises avec ce qu'il y a de plus formidables puissances au monde ?

Et si nous descendons dans l'ordre purement humain, nous voyons partout la volonté produire des merveilles. Prenez, dans n'importe quelle sphère, tous ceux qui furent grands et se firent un nom : César, Annibal, Alexandre, Charlemagne, Christophe Colomb, Jeanne d'Arc, Richelieu, Napoléon, Foch, pour n'en citer que quelques-uns : le secret de leur triomphe est tout entier dans une volonté énergique qui inspire toute leur vie. « Celui qui veut une chose en vient à bout, a dit Joseph de Maistre, mais la chose difficile, c'est de vouloir. » — A quel illustre guerrier l'un de ses compagnons d'armes demandait-il un jour : « Comment êtes-vous devenu maréchal ? — Mon ami, lui fut-il répondu simplement, j'ai voulu l'être. » C'était juste : le plus puissant de tous les leviers humains, c'est la volonté. Dans la pratique de la vie, il n'est pas de situation dont elle ne puisse nous faire tirer parti, pas de condition qu'elle ne parvienne à améliorer. Beaucoup de malheureux sont des gens à la volonté débile, qui trouveraient commode de tout attendre de la bonté ou de l'industrie d'autrui, et qui, finalement, se laissent aller au malheur comme au vice, sans jamais tenter de réagir.

Précieux instrument donc, véritable puissance que la volonté, puisque d'elle dépendent tant et de si grandes choses. Dès lors, on doit mettre tout son soin à la former, à la cultiver en soi ; on doit la préserver de tout ce qui pourrait lui faire perdre quelque chose de sa force soit de résistance, soit d'impulsion. Or, rien ne l'énerve comme les transactions avec le devoir quotidien ; rien ne la trempe,

au contraire, autant que le sacrifice et la mortification.

* *

Entendez donc, mes chers amis, la parole de l'Auteur inspiré : *Esto vir*. — C'est l'adjuration de Dieu, dont les desseins, en vous donnant le vouloir, sont que vous perfectionniez en vous cette faculté pour atteindre votre destinée. — C'est aussi l'attente de l'Eglise, qui a besoin aujourd'hui plus que jamais d'âmes fortement trempées pour sa défense, pour l'extension du règne de Jésus-Christ. — C'est le vœu de notre société contemporaine, qui sollicite le concours de toutes les âmes énergiques pour barrer la route aux forces coalisées du mal, aux ennemis de l'ordre social, et pour restaurer dans tous les rangs les principes, les exemples de justice, de respect, de charité, de soumission aux lois, sans lesquels une société ne saurait subsister.

Qu'à votre contact et par votre apostolat, la jeunesse et l'âge mûr réagissent enfin contre l'emprise de l'erreur et de l'immoralité, afin de devenir comme vous les agents du relèvement religieux et social. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

CVII

LES DISCIPLES D'EMMAÜS

Dans l'après-midi du jour de Pâques, deux hommes sortirent de Jérusalem : l'un s'appelait Cléophas, mais l'autre, l'histoire n'a pas retenu son nom. Ils se dirigeaient vers un bourg qui se nommait Emmaüs. C'est à tort que quelques écrivains ont cru pouvoir identifier ce village avec Amouas, autrefois Nicopolis, située aux environs de Jaffa. La cause de leur erreur est que certains manuscrits, grecs pour la plupart, disent qu'Emmaüs était éloigné de la capitale de *160* stades, ce qui correspond à peu près à la position d'Amouas. Mais outre que Nicopolis était alors une ville importante, et non pas ce qu'on désignait alors sous le nom de *castellum* ou village, les textes en question sont généralement reconnus comme fautifs et il faut lire, dans le texte de S. Luc, *60* stades seulement, c'est-à-dire de 11 à 12 kilomètres.

Cette dernière interprétation est d'autant plus vraisemblable que Cléophas et son camarade n'auraient pas pu, dans une seule soirée, parcourir une aussi longue route que celle qui part de Jérusalem pour aboutir à Amouas, tandis qu'il n'y a aucune difficulté à ce qu'ils aient pu se rendre dans un hameau des environs, que l'on croit être Koubeïbeh, sur la route de Lydda.

I

Ces deux hommes s'entretenaient de tous les événements extraordinaires qui depuis quelques jours bouleversaient la capitale : l'entrée triomphale de Jésus, au milieu des hosannas, de la verdure et des palmes ; puis, bientôt, le repas sacré de la Cène, l'arrestation à Gethsémani, les procédures odieusement menées, le supplice ignominieux, la mort sur le Calvaire, le bruit qui circulait de la Résurrection. Ils étaient, à coup sûr, des disciples de Jésus, comme le démontrera la suite de ce récit, et s'attristaient de l'effondrement momentané de la cause surhumaine à laquelle s'était dévoué leur cœur.

Tout à coup, sur le chemin, ils furent accostés par un voyageur qui se mit à marcher auprès d'eux et à lier conversation, comme c'était courant alors et comme cela se pratique encore dans quelques campagnes. Ce passant n'était autre que Jésus lui-même ; mais les deux fidèles ne le reconnurent pas : il tenait d'ailleurs à conserver son incognito pendant un certain temps, pour que la leçon qu'il allait leur donner leur fût plus profitable.

L'inconnu leur demanda pourquoi ils paraissaient si tristes et de quoi ils causaient. Ce fut Cléophas qui se chargea de la réponse. Il s'étonna qu'il pût se trouver quelqu'un, si près de la ville, qui ne fût pas au courant de tout ce qui venait de se passer et provoquait d'ardentes controverses. Le Christ persévéra dans sa feinte ignorance : ce qui amena les deux amis à lui parler de « Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant le peuple entier. » Cette profession de foi pouvait être dangereuse, devant quelqu'un dont rien n'indiquait qu'il n'était pas un sectateur ou même un émissaire du Sanhédrin. Mais la conviction des deux fidèles était si ferme, leur courage si valeureux, qu'ils n'hésitèrent pas à rendre témoignage au Messie, sans soupçonner que c'était à lui-même qu'ils parlaient.

Une fois mis sur cette question, ils livrèrent toute leur âme. Ils racontèrent d'abord ce qu'ils savaient de la condamnation et du crucifiement. Ils parlèrent des espérances qu'ils avaient mises dans le divin thaumaturge, qui avait promis de ressusciter d'entre les morts avant la fin du troisième jour. Mais voici que ce troisième jour était sur le point de s'éteindre, et la manifestation céleste, si impatiemment attendue, ne semblait pas sûrement s'être produite encore. On sentait qu'une déception pesait sur eux, et cependant ils se ressaisirent aussitôt. Ils racontèrent que quelques femmes, bien connues parmi les servantes du Christ, avaient trouvé le tombeau vide, que des anges leur avaient annoncé le retour de Jésus à la vie, que les apôtres avaient vérifié la disparition du cadavre. « Mais lui, dirent-ils, ils ne l'ont pas retrouvé. » Si grande que fût leur confiance, un trouble les dominait : ils ne désespéraient pas encore, et d'autant moins que le délai fatal n'était pas complètement écoulé ; mais ils commençaient à craindre que les prédictions ne se réaliseraient pas. Et alors, que deviendraient-ils ? Qui redresserait les espérances brisées d'Israël et celles qui tendaient déjà à se flétrir dans l'intime d'eux-mêmes ? En un mot, ils étaient à l'heure du doute et de la tentation.

II

Jésus, qui voyait clair dans leur état, commença par leur adresser un doux reproche : « O insensés, dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » Par ces simples mots il leur apprenait déjà qu'ils n'avaient rien à craindre de lui, car jamais un partisan des factions dominantes ne se serait exprimé ainsi. Mais ce n'était encore qu'un début.

Notre-Seigneur, pour raffermir Cléophas et son compagnon, entreprit une démonstration, longue et détaillée, des prophéties de l'Ancien Testament qui avaient prévu les circonstances de sa vie et de sa mort, ainsi que celles de sa résurrection. Il commença par Moïse et continua en passant en revue tous les Voyants sacrés qui avaient marqué d'avance, dans le Livre immortel, les étapes de sa rude carrière terrestre. Ce que dut être ce sermon apologétique dans la bouche même d'un Dieu, il est impossible de s'en faire même une idée, tellement la sagesse et l'éloquence du Messie dépassent les bornes de nos imaginations. Un peu plus tard, les disciples devaient s'avouer l'un à l'autre que leur cœur brûlait pendant que s'échappaient des lèvres du Maître les mots libérateurs qui apportaient la certitude avec la confiance, et l'espoir avec la paix.

Tout en causant, on était arrivé dans le petit vil-

branlable. « Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes. » (Mt., xvii, 19). Ce mot du divin Maître confirme ce que je viens d'énoncer : l'homme de convictions, de quoi n'est-il pas capable ?

Voyez les saints, ces héros du christianisme. N'est-ce pas à leurs convictions qu'ils ont dû d'être des hommes puissants en œuvres et en paroles ? — Voyez les martyrs, et dites si ce n'est pas dans leurs convictions qu'ils ont puisé cette force et ce courage qui étonnaient leurs bourreaux. — Voyez les Croisés et les Vendéens : qu'est-ce qui les entraînait vers la Palestine ou sur les champs de bataille ? C'était cette foi vive et profonde qu'ils portaient enracinée dans leur âme.

Quand la foi n'est pas seulement sur les lèvres, mais dans le cœur, quand elle jaillit des profondeurs de l'âme, de quoi un homme n'est-il pas capable ? quels obstacles ne brisera-t-il pas ? quelles épreuves ne peut-il pas supporter ?

Nos ennemis ne s'y trompent pas ; afin d'écarter les convictions, ils sèment partout le doute et l'incrédulité ; leurs discours et leurs écrits ébranlent toutes les croyances, s'attaquent à tout ce qui faisait l'objet de la foi chrétienne.

L'on s'étonne que nous n'ayons plus d'hommes : c'est leur œuvre. N'en cherchez pas ailleurs la première cause que dans l'absence de leurs convictions. Je serais tenté, comme François Coppée, de maudire ces malfaiteurs qui nous enlèvent une à une nos croyances et nous laissent ici-bas démoralisés. Réagissez, chers jeunes gens, contre cette entreprise sacrilège. Faites-vous des principes bien arrêtés, et ne laissez jamais entamer cet édifice que la grâce, l'instruction, la réflexion auront élevé en votre âme.

II. — *Une volonté forte*

Le second élément qui fait l'homme, c'est la volonté, nous a dit Jouffroy. Savoir ce que l'on doit croire n'est que la première condition de la virilité ; vouloir ce que l'on doit faire est la seconde.

La volonté est cette faculté de l'âme qui cherche à atteindre le bien et à fuir le mal connus par l'intelligence. C'est, mieux encore, l'effort que l'on fait, l'élan que l'on prend en soi-même pour agir. Ainsi elle nous apparaît comme une puissance toujours en éveil, à qui revient l'initiative et la part principale dans tout ce qui se fait en nous. Ecoutez La Fontaine :

> La volonté me détermine ;
> Je sens en moi certain agent :
> Tout obéit dans ma machine
> A ce principe intelligent ;
> De tous mes mouvements, c'est l'arbitre suprême.

Or, l'influence décisive qu'un pareil agent doit exercer sur la destinée humaine est évidente.

1o Tout d'abord, rien en nous ne doit nous être aussi précieux, car rien ne nous appartient plus en propre, ne nous est plus intimement personnel. C'est la volonté qui constitue vraiment l'individualité de chacun ; c'est par elle qu'il est ce qu'il est.

C'est ensuite la volonté qui fait à chacun de nous sa valeur. Par elle un homme est « quelqu'un » ; mais qu'il manque de volonté, on n'a qu'un mot pour le caractériser : « Ce n'est pas un homme. » Et de fait un homme qui, pour toute ressource, n'a que des velléités, des vouloirs intermittents ou hésitants, est à la merci de son cœur ou de ses sens. Mais qu'à la puissance du sentiment il joigne la puissance du vouloir, il devient capable d'action réelle et féconde.

N'est-ce pas à la volonté que nous devons ce qui fait notre dignité principale et notre véritable grandeur, je veux dire la liberté morale et la responsabilité ? — De notre volonté libre vient notre supériorité humaine sur toute la création ; et la responsabilité ouvre la porte au mérite. Or, mériter, c'est se devoir à soi-même, après Dieu, le couronnement des biens que Dieu nous a départis. Pour une âme noble, quelle fierté dans cette pensée : « Le pain que je mange, je l'ai gagné ; mon bonheur éternel, c'est moi qui l'ai conquis ! »

2o Nous devons encore d'autres biens à la volonté. En même temps que le mérite et la récompense céleste, il y a, préparant aussi celle-ci, il y a le perfectionnement intérieur, la vertu qui nous fait grandir incessamment aux yeux de Dieu et aux nôtres. Or, c'est la volonté, soutenue par la grâce, qui forme à la vertu des millions d'âmes. De notre pauvre et vile nature, viciée à l'origine, elle fait des êtres honnêtes, généreux, parfois des anges, des héros et des saints ; elle nous soustrait aux servitudes dégradantes des sens, à l'esclavage des appétits grossiers, pour nous donner essor vers le bien idéal. La volonté humaine trouve, en effet, en elle le secret de se vaincre. Et jamais elle n'apparaît plus grande que lorsque, à nos devoirs et à nos convictions, elle nous fait sacrifier nos intérêts, nos affections les plus légitimes, notre vie même. Qui donc, par exemple, comparerez-vous à la mère des Machabées, faisant taire le cri de son cœur et exhortant elle-même ses sept fils à mourir plutôt que d'abjurer leur foi ? Qui donc comparerez-vous à ces timides jeunes filles que transformait le christianisme et qu'il savait mettre si glorieusement aux prises avec ce qu'il y a de plus formidables puissances au monde ?

Et si nous descendons dans l'ordre purement humain, nous voyons partout la volonté produire des merveilles. Prenez, dans n'importe quelle sphère, tous ceux qui furent grands et se firent un nom : César, Annibal, Alexandre, Charlemagne, Christophe Colomb, Jeanne d'Arc, Richelieu, Napoléon, Foch, pour n'en citer que quelques-uns : le secret de leur triomphe est tout entier dans une volonté énergique qui inspire toute leur vie. « Celui qui veut une chose en vient à bout, a dit Joseph de Maistre, mais la chose difficile, c'est de vouloir. » — A quel illustre guerrier l'un de ses compagnons d'armes demandait-il un jour : « Comment êtes-vous devenu maréchal ? — Mon ami, lui fut-il répondu simplement, j'ai voulu l'être. » C'était juste : le plus puissant de tous les leviers humains, c'est la volonté. Dans la pratique de la vie, il n'est pas de situation dont elle ne puisse nous faire tirer parti, pas de condition qu'elle ne parvienne à améliorer. Beaucoup de malheureux sont des gens à la volonté débile, qui trouveraient commode de tout attendre de la bonté ou de l'industrie d'autrui, et qui, finalement, se laissent aller au malheur comme au vice, sans jamais tenter de réagir.

Précieux instrument donc, véritable puissance que la volonté, puisque d'elle dépendent tant et de si grandes choses. Dès lors, on doit mettre tout son soin à la former, à la cultiver en soi ; on doit la préserver de tout ce qui pourrait lui faire perdre quelque chose de sa force soit de résistance, soit d'impulsion. Or, rien ne l'énerve comme les transactions avec le devoir quotidien ; rien ne la trempe,

au contraire, autant que le sacrifice et la mortification.

* *

Entendez donc, mes chers amis, la parole de l'Auteur inspiré : *Esto vir*. — C'est l'adjuration de Dieu, dont les desseins, en vous donnant le vouloir, sont que vous perfectionniez en vous cette faculté pour atteindre votre destinée. — C'est aussi l'attente de l'Eglise, qui a besoin aujourd'hui plus que jamais d'âmes fortement trempées pour sa défense, pour l'extension du règne de Jésus-Christ. — C'est le vœu de notre société contemporaine, qui sollicite le concours de toutes les âmes énergiques pour barrer la route aux forces coalisées du mal, aux ennemis de l'ordre social, et pour restaurer dans tous les rangs les principes, les exemples de justice, de respect, de charité, de soumission aux lois, sans lesquels une société ne saurait subsister.

Qu'à votre contact et par votre apostolat, la jeunesse et l'âge mûr réagissent enfin contre l'emprise de l'erreur et de l'immoralité, afin de devenir comme vous les agents du relèvement religieux et social. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

CVII

LES DISCIPLES D'EMMAÜS

Dans l'après-midi du jour de Pâques, deux hommes sortirent de Jérusalem : l'un s'appelait Cléophas, mais l'autre, l'histoire n'a pas retenu son nom. Ils se dirigeaient vers un bourg qui se nommait Emmaüs. C'est à tort que quelques écrivains ont cru pouvoir identifier ce village avec Amouas, autrefois Nicopolis, située aux environs de Jaffa. La cause de leur erreur est que certains manuscrits, grecs pour la plupart, disent qu'Emmaüs était éloigné de la capitale de *160* stades, ce qui correspond à peu près à la position d'Amouas. Mais outre que Nicopolis était alors une ville importante, et non pas ce qu'on désignait alors sous le nom de *castellum* ou village, les textes en question sont généralement reconnus comme fautifs et il faut lire, dans le texte de S. Luc, *60* stades seulement, c'est-à-dire de 11 à 12 kilomètres.

Cette dernière interprétation est d'autant plus vraisemblable que Cléophas et son camarade n'auraient pas pu, dans une seule soirée, parcourir une aussi longue route que celle qui part de Jérusalem pour aboutir à Amouas, tandis qu'il n'y a aucune difficulté à ce qu'ils aient pu se rendre dans un hameau des environs, que l'on croit être Koubeïbeh, sur la route de Lydda.

I

Ces deux hommes s'entretenaient de tous les événements extraordinaires qui depuis quelques jours bouleversaient la capitale : l'entrée triomphale de Jésus, au milieu des hosannas, de la verdure et des palmes ; puis, bientôt, le repas sacré de la Cène, l'arrestation à Gethsémani, les procédures odieusement menées, le supplice ignominieux, la mort sur le Calvaire, le bruit qui circulait de la Résurrection. Ils étaient, à coup sûr, des disciples de Jésus, comme le démontrera la suite de ce récit, et s'attristaient de l'effondrement momentané de la cause surhumaine à laquelle s'était dévoué leur cœur.

Tout à coup, sur le chemin, ils furent accostés par un voyageur qui se mit à marcher auprès d'eux et à lier conversation, comme c'était courant alors et comme cela se pratique encore dans quelques campagnes. Ce passant n'était autre que Jésus lui-même ; mais les deux fidèles ne le reconnurent pas : il tenait d'ailleurs à conserver son incognito pendant un certain temps, pour que la leçon qu'il allait leur donner leur fût plus profitable.

L'inconnu leur demanda pourquoi ils paraissaient si tristes et de quoi ils causaient. Ce fut Cléophas qui se chargea de la réponse. Il s'étonna qu'il pût se trouver quelqu'un, si près de la ville, qui ne fût pas au courant de tout ce qui venait de se passer et provoquait d'ardentes controverses. Le Christ persévéra dans sa feinte ignorance : ce qui amena les deux amis à lui parler de « Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant le peuple entier. » Cette profession de foi pouvait être dangereuse, devant quelqu'un dont rien n'indiquait qu'il n'était pas un sectateur ou même un émissaire du Sanhédrin. Mais la conviction des deux fidèles était si ferme, leur courage si valeureux, qu'ils n'hésitèrent pas à rendre témoignage au Messie, sans soupçonner que c'était à lui-même qu'ils parlaient.

Une fois mis sur cette question, ils livrèrent toute leur âme. Ils racontèrent d'abord ce qu'ils savaient de la condamnation et du crucifiement. Ils parlèrent des espérances qu'ils avaient mises dans le divin thaumaturge, qui avait promis de ressusciter d'entre les morts avant la fin du troisième jour. Mais voici que ce troisième jour était sur le point de s'éteindre, et la manifestation céleste, si impatiemment attendue, ne semblait pas sûrement s'être produite encore. On sentait qu'une déception pesait sur eux, et cependant ils se ressaisirent aussitôt. Ils racontèrent que quelques femmes, bien connues parmi les servantes du Christ, avaient trouvé le tombeau vide, que des anges leur avaient annoncé le retour de Jésus à la vie, que les apôtres avaient vérifié la disparition du cadavre. « Mais lui, dirent-ils, ils ne l'ont pas retrouvé. » Si grande que fût leur confiance, un trouble les dominait : ils ne désespéraient pas encore, et d'autant moins que le délai fatal n'était pas complètement écoulé ; mais ils commençaient à craindre que les prédictions ne se réaliseraient pas. Et alors, que deviendraient-ils ? Qui redresserait les espérances brisées d'Israël et celles qui tendaient déjà à se flétrir dans l'intime d'eux-mêmes ? En un mot, ils étaient à l'heure du doute et de la tentation.

II

Jésus, qui voyait clair dans leur état, commença par leur adresser un doux reproche : « O insensés, dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » Par ces simples mots il leur apprenait déjà qu'ils n'avaient rien à craindre de lui, car jamais un partisan des factions dominantes ne se serait exprimé ainsi. Mais ce n'était encore qu'un début.

Notre-Seigneur, pour raffermir Cléophas et son compagnon, entreprit une démonstration, longue et détaillée, des prophéties de l'Ancien Testament qui avaient prévu les circonstances de sa vie et de sa mort, ainsi que celles de sa résurrection. Il commença par Moïse et continua en passant en revue tous les Voyants sacrés qui avaient marqué d'avance, dans le Livre immortel, les étapes de sa rude carrière terrestre. Ce que dut être ce sermon apologétique dans la bouche même d'un Dieu, il est impossible de s'en faire même une idée, tellement la sagesse et l'éloquence du Messie dépassent les bornes de nos imaginations. Un peu plus tard, les disciples devaient s'avouer l'un à l'autre que leur cœur brûlait pendant que s'échappaient des lèvres du Maître les mots libérateurs qui apportaient la certitude avec la confiance, et l'espoir avec la paix.

Tout en causant, on était arrivé dans le petit vil-